U d'/ of Ottawa
39003004274741

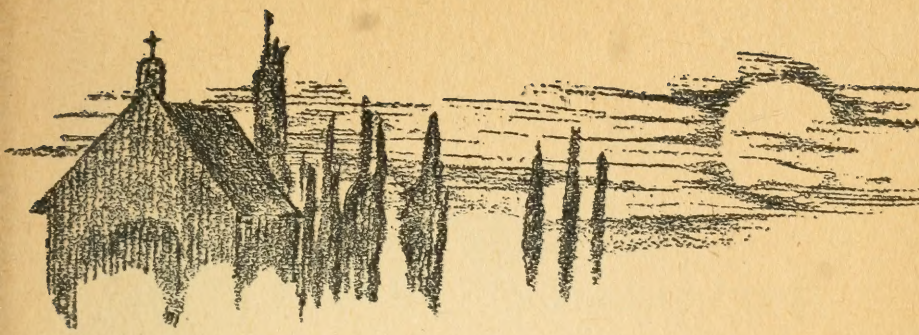
Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lgendesfrancis00glan

Gauthier
Canadiana

Légendes Franciscaines

Avec la permission de l'Ordinaire.



Légendes Franciscaines

PAR

ANTOINE GLANEUR

Edition: *Stella Maris*

Imprimerie Franciscaine Missionnaire
188 Grande Allée, Québec

Universitas
CANADIANA
Ottaviensis

PS
8513
L55L4

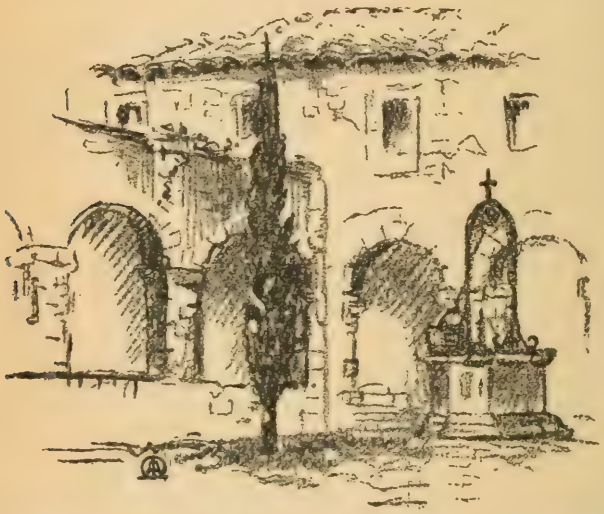
c.1

Le jour baisse, les monts de l'Ombrie se détachent violacés sur l'horizon en feu, une légère gaze d'argent tombe sur la vallée, les cyprès et les ifs lancent vers le ciel leurs longs fuseaux sombres. Tout se tait, à peine résonne le chant lointain d'un pâtre ramenant son troupeau.

Soudain, la cloche d'un monastère accroché au flanc de la colline égrène dans les airs son appel. Nous sommes au soir du 3 octobre et cette voix argentine annonce le *Transitus*. Le *Transitus* ! . . . il y a quelques cents ans, François passait de la vie de ce monde, qui n'est que mort lente, à la vraie vie, la vie éternelle. C'était à Sainte-Marie-des-Anges, près de la petite Portioncule ; et depuis lors, chaque année en ce même jour et à cette même heure, dans les couvents des trois Ordres de saint François, les enfants du Séraphique Patriarche commémoreront le trépas de leur bienheureux Père, entourant avec vénération l'autel où sont exposées ses reliques.

La petite cloche du couvent a convoqué les Frères, la procession se forme sous le cloître, puis lentement pénètre dans le chœur.

Il fait sombre déjà sous la voûte enfumée, les peintures s'effacent dans la pénombre des chapelles ; plus claires en paraissent les flammes des cierges. . . Leur lueur s'agite sous le courant d'air d'une porte mal jointe et fait briller comme les auréoles de la fresque, les fronts des moines, ces fronts découverts que le



SOUDAIN LA CLOCHE D'UN MONASTÈRE ACCROCHÉ AU FLANC DE LA COLLINE. . .

soleil d'été a brunis. Les surplis aux dentelles rustiques, les cordes qui pendent, mettent un peu de blanc dans le brun des choses.

Frère Ange, la figure jeune et pâle, bien droit, mais les yeux baissés, se trouve l'avant-dernier près des marches du sanctuaire. Il se penche sur le livre du Frère le plus proche avant d'ouvrir son propre rituel ; peu à peu les attitudes se fixent. Tous ces Religieux, fils du pauvre François, forment ce soir sa couronne vivante autour du grand crucifix qui domine l'autel, Crucifix au pied duquel est posé le reliquaire.

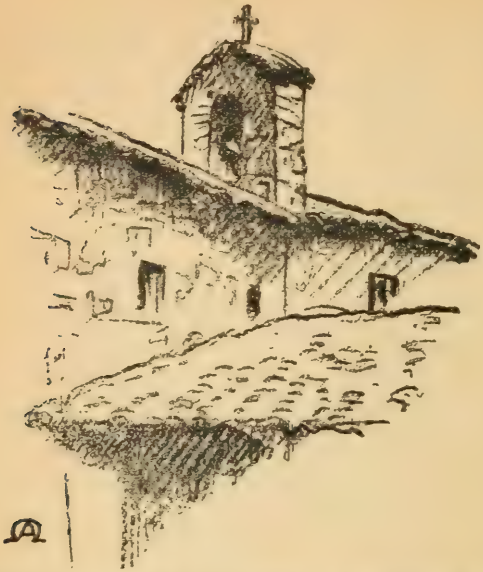
Au centre, trois chantres, debout près du lutrin, attendent les mains jointes, les yeux fixés sur le vélin aux notes monumentales.

Enfin, le Père Gardien entonne d'une voix ferme la première Antienne du Mémorial liturgique : *O sanctissima anima.*

Et les chantres poursuivent :

"*O âme très sainte, au-devant de laquelle, en son passage de cette vie à l'éternité, les habitants du ciel accourent ; que le chœur des Anges reçoit avec allégresse, et que la glorieuse Trinité accueille en disant : Demeurez avec nous pour toujours.*"

Frère Ange sourit... est-ce là parler de *notre sœur la mort* !... Il croit entendre plutôt



ALORS, DANS LE CLOCHER AU TOIT DE TUILES, LA CLOCHE ÉPERDUMENT SONNE. . .

le bruissement d'ailes des Séraphins, lorsqu'ils planaient jadis en joyeuses phalanges sur la cellule du bienheureux Père. Comme ils étaient impatients d'emporter dans leur vol sublime cette âme très sainte, leur sœur : "*O sanctissima anima* ! . . ."

Mais le Psaume est commencé, celui que Frère Bernard et Frère Léon et Frère Elie

récitèrent jadis sur l'ordre de François. " *Voce mea* " ont chanté les choristes sur un rythme traînant comme un *Miserere*. . .

" *J'élève ma voix vers le Seigneur et je crie :*
J'élève ma voix vers le Seigneur et je l'implore."

Tous les Religieux debout, psalmodient la strophe suivante, et leurs accents ont quelque chose d'étouffé comme si le Père allait encore mourir.

" *Je répands ma prière en sa présence*
Devant Lui j'expose ma détresse."

Quel contraste ! . . . à côté des concerts angéliques, le Psaume des pécheurs repentants ! . . .

Le visage de Frère Ange a maintenant un pli austère. Comment saint François pouvait-il prendre pour lui-même ces paroles d'angoisse ? . . . Et l'imagination du jeune Religieux revoit le Saint mourant dans la petite cabane. . . son corps abîmé de souffrances, gisant à terre. C'est le dernier effort de l'humilité précédant l'apothéose.

" O humilité ! . . . ô pauvreté ! . . . souveraine des vertus ! " conclut pour sa part le

Père Gardien dont le front est ridé plus que de coutume.

La confiance toutefois s'allie à la douleur.

" Quand mon esprit défaillait en moi,
Vous avez connu mes sentiers."

Ainsi va la psalmodie, alternant avec la musique, mais il semble qu'elle arrive au paroxysme de la tristesse gémissante :

" Libera me . . .

" Sauvez-moi de ceux qui me poursuivent,
Car ils sont plus forts que moi."

FRÈRE ANGE

Pourquoi est-ce que la mélodie se fait tout à coup vibrante et joyeuse? Écoutez...

" *Educ de custodia* !...

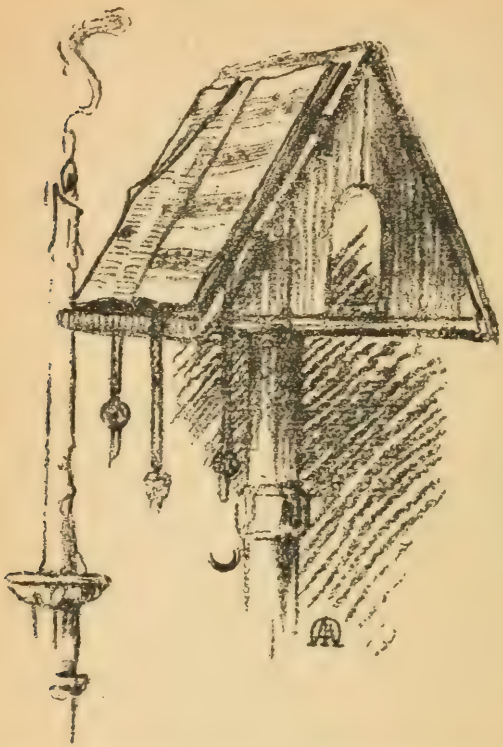
" *Tirez mon âme de cette prison afin que je célèbre votre Nom. Les justes ont les yeux fixés sur moi dans l'attente de la récompense que vous me donnerez.*"

A ces mots, il y a sept cents ans, les lèvres de François laissèrent passer un dernier souffle, le dernier soupir de celui qui ne vécut que pour DIEU, et alors son cœur, ce cœur de " Séraphin en terre " comme se plaisaient à dire d'anciens chroniqueurs, cessa de battre.

" *O sanctissima anima* ! " reprend triomphante l'Antienne alors que le *Gloria* s'achève. O âme très sainte acclamée par la Cour céleste, reçue par l'auguste Trinité jusqu'auprès de son trône !

Frère Ange, frémissant, confondu, tombe à genoux. Les fronts se courbent et tous les cœurs, jeunes ou vieux, battent de la même émotion sous les frocs bruns.

Le dernier *in aeternum* s'en va traînant comme une harmonie qui ne voudrait plus finir...



"QUAND MON ESPRIT DÉFAILLAIT EN MOI.
VOUS AVEZ CONNU MES SENTIERS."

A ce chant du ciel, un murmure fait écho, ce sont les Religieux agenouillés récitant *Pater*, *Ave* . . .

Faudrait-il donc prier pour celui qui vient de mourir? Non ! mais bien pour ceux-là restés orphelins. Ce moment de prière recueillie rappelle l'émoi des premiers Frères contemplant le Saint inanimé, mais aujourd'hui l'allégresse l'emporte sur la douleur ! . . .

Les acclamations reprennent, les Religieux se relèvent, le *Salve Sancte Pater* éclate.

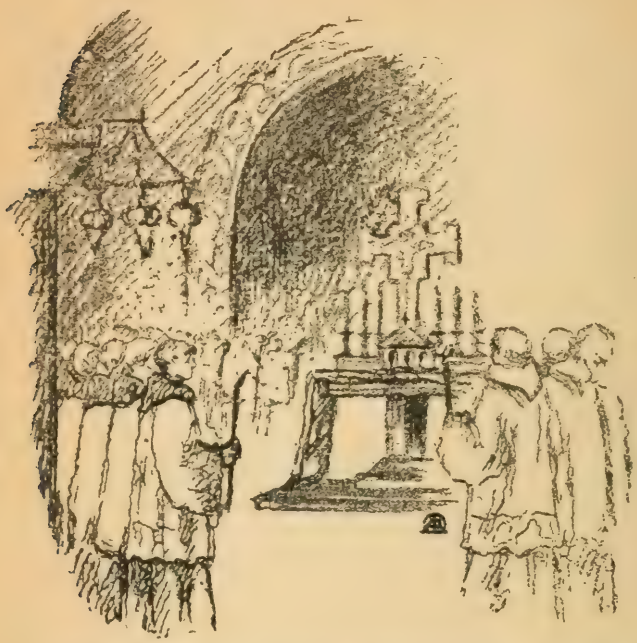
Alors dans le petit clocher au toit de tuiles que vient de fuir le dernier rayon du jour, la cloche donne éperdument tout ce qu'elle a de voix, son tintement monte en solo dans la nature assoupie, le gris du soir enveloppe les vignes et les oliviers, mais dans le ciel les nuages flottent qui ont retenu dans leur frange tout le rose du couchant. Serait-ce un essaim d'anges répétant un *Salve* que nous ne pouvons entendre ! . . .

Dans l'église sombre, un Prêtre a dit :

" *Le pauvre et humble François entre riche dans le ciel.*

Il entend chanter à sa louange les célestes cantiques," répond le chœur.

Puis c'est l'*Oremus* et les Religieux, deux à deux, s'approchent de l'autel, vénèrent les reliques et se retirent silencieux.



TOUS LES RELIGIEUX ENTOURENT LE GRAND CRUCIFIX QUI DOMINE L'AUTEL.

Prolongeant sa prière, Frère Ange est resté au chœur. La lampe du sanctuaire fait trembler l'ombre fuyante de la croix et projette une mystérieuse clarté sur son visage.

Jeune pâtre, cet humble n'a connu que la grande solitude des montagnes : Religieux dès

l'âge de seize ans, il porte allègrement la besace de quêteur ; et le soir, son devoir accompli, le corps exténué parfois, mais le sourire aux lèvres, Frère Ange n'aspire qu'à un repos, celui de passer de longs moments au chœur.

Et le voilà ce soir, agenouillé sur les degrés même de l'autel : " Mon Dieu et mon Tout ! " soupire-t-il ; et comme se parlant à lui-même, il ajoute : " François, pauvre et humble, entre au ciel, riche de gloire, et le ciel retentit d'hymnes en son honneur... O Seigneur, daigne me permettre, à moi, pauvre petit frère, de chanter comme je le puis le triomphe de mon Père saint François... Mon Dieu, sois loué au nom de toutes les créatures pour la gloire que Tu accordes à notre Séraphique Père ! Cette gloire... oh ! qui m'en dira la beauté ?... Mon Dieu, que je voudrais le voir ! notre Père saint François !... "

Un vrai sourire de paradis anime les traits du jeune Frère. Il se tait, il adore... Pour un instant, les cieux s'entr'ouvrent aux regards de son âme, et avant même que le nouvel élu puisse se demander, comme jadis Paul de Tarse, s'il est ravi " avec ou sans son corps ", des chants mystérieux, suaves, l'enveloppent.

Alors une foule immense, " cette grande multitude que personne ne peut compter, de toutes nations, de toutes tribus, de tous peuples et de toutes langues," cette foule que Jean entrevit à Patmos, passe lentement comme en un cortège de gloire incomparable. Les Saints Innocents, jouant avec leurs couronnes, viennent tout d'abord ; ils invitent Frère Ange à se joindre à eux, mais lui regarde son froc rapiécé... sa place n'est pas parmi les enfants de lumière et il se fait plus petit encore, afin de mieux contempler sa vision de Paradis !

La Procession avance : voici les Saints de l'Ancien Testament : Adam, Abraham, Isaac, Jacob, Moïse le grand législateur : les Prophètes qui, pénétrant l'avenir, ont entrevu le CHRIST et prédit l'Homme des douleurs. Ils passent, les élus du peuple de DIEU, les vaillants Macchabées, tous ceux qui, fidèlement, ont attendu le jour de la grande Promesse. Il passe, Jean le Précurseur qui, jadis dans les vallons de Judée, criait aux foules : " Préparez le chemin du Seigneur, rendez droits ses sentiers." Ils passent à leur tour tous les Saints de la Nouvelle Alliance les Apôtres d'abord, les Douze, les intimes du Maître, Pierre, le chef de l'Église et près de lui Jean,

le disciple de l'amour, et Paul qui ne voulut savoir que JÉSUS et JÉSUS crucifié.

A leur suite des centaines, des milliers de semeurs d'Évangile, entraîneurs de foules, humbles Missionnaires portent leur riche moisson d'âmes. Elles passent les légions de héros, armées triomphantes de pontifes et lévites, de maîtres et d'esclaves, de vieillards, de vierges, d'enfants. Leurs fronts sont couronnés des éternels lauriers de la grande victoire et leurs palmes scintillantes s'unissent pour acclamer JÉSUS, le Roi des martyrs.

Ils viennent aussi les Pères du désert, Paul, Antoine et ces rudes ascètes assoiffés de Pénitence. Ils ont jeûné, prié, souffert, et DIEU, au seuil de l'éternelle vie, a essuyé toute larme de leurs yeux. Chaque vertu rayonne, chaque courage triomphe, chaque lutte est couronnée d'une gloire nouvelle et les échos des cieux répètent les divines félicités :

" Bienheureux les pauvres, les désolés, les doux !

" Bienheureux les assoiffés de justice et les miséricordieux !

" Bienheureux les cœurs purs, les pacifiques, ceux qui ont souffert pour la justice ! Le royaume des cieux est à eux ! "

Et Frère Ange regarde, transporté :

" Mon Dieu, que c'est beau ! . . . C'est vrai, François l'a dit : la souffrance est légère, la gloire est infinie ! "

Et son regard fouille encore au loin, les grandes vagues d'or qui lentement déferlent. " Bientôt, bientôt, il passera, mon Père saint François. Je verrai sa gloire."

Pendant ce temps, les Confesseurs se pressent : tiares, mitres, crosses et dalmatiques dont les splendeurs dépassent toute imagination. . . Qui sont ces Papes, ces Évêques, ces

Prêtres? . . . Frère Ange voudrait les nommer tous, mais, pauvre illettré, c'est à peine s'il peut balbutier au passage : Jérôme, Athanase, Ambroise, Augustin. . . Mais dans quel-

ARMÉES TRIOMPHANTES DE PONTIFES ET LÉVITES. . .

ques instants il les connaîtra ses Saints *à lui*, et François à leur tête, car voici les Ordres religieux : Basile, Benoît, Bruno, Norbert, entourés de leurs moines. . . Dominique et sa phalange où brille Thomas d'Aquin. . .

Mais Frère Ange est distrait, ses regards sont ailleurs : la bure des Mineurs se fond là-bas avec les ors du cortège.

Le premier sera François le Stigmatisé, le Séraphin d'amour...

Non !... ce n'est pas lui... c'est Bonaventure. Près de lui, Antoine, virginal comme le lys qu'il tient à la main ; puis Egide... Léon, la petite Brebis du Bon Dieu, Frère Rufin, Pascal... et puis... et puis... les Bienheureux du Troisième Ordre, le Tiers-Ordre de la Pénitence : Luchesio... Elisabeth, qui laisse tomber les roses cachées dans

Et des frères, des frères du ciel continuent de passer...

son manteau... Louis, le roi Louis, dont le lys, la corde et l'emblême de croisé brillent d'un même éclat...

Le petit Frère essaye de redire ces noms aimés, invoqués si souvent, mais il se trouble :

" François où est-il ? ... François, mon Père, toi qu'on assure occuper un trône de Séraphin ? ... "

Et ses frères, ses frères du ciel, toute la noble lignée des Mineurs continuent de passer étonnés de voir là, sous l'enveloppe mortelle, un des leurs, si troublé, si ému de se trouver en Paradis.

Viennent encore des Saints Fondateurs d'Ordres et leurs vaillantes milices, puis tant et tant d'autres que le monde ignorait, méprisait et qui jouissent maintenant d'une gloire splendide, éternelle.

Soudain, belle " comme l'aurore qui se lève " la Reine du ciel apparaît au milieu des chœurs d'Anges qui l'acclament : *Alma, Tota pulchra ! Regina Angelorum* ! ... A son approche, le " soleil perd son éclat, la lune sa blancheur, les étoiles leur beauté." " Oh ! MARIE ! ... s'écrie le petit Frère, douce Vierge MARIE, que Tu es belle ! Ma Reine, Reine de l'Ordre des *Mineurs* ! ... " A-t-Elle deviné, Elle

ELLES PASSENT LES LÉGIONS DE VIERGES...

la toute miséricordieuse, l'intime angoisse qui oppresse le cœur de son enfant? Son regard céleste, son sourire très doux semblent dire : " confiance ! " et sous leur charme, Frère Ange oublie tout, il tressaille de joie et d'amour.

Mais déjà les volutes bleutées que lancent les encensoirs d'or des Anges l'environnent : JÉSUS vient.

En sa présence, les Chérubins et les Séraphins se voilent la face de leurs ailes et chantent : Saint ! Saint ! Saint est le Seigneur !... Les vieillards se prosternent et, plus blancs que les lys les plus purs, tous ceux qui sont venus de la grande tribulation et qui ont lavé leurs robes dans le Sang de l'Agneau, suivent cet Agneau partout où Il va parce qu'ils sont vierges...

A la vue du DIEU trois fois saint, rayonnant d'une gloire unique avec l'Esprit qui plane et la Voix du Père le proclamant Fils de ses complaisances, Frère Ange se sent défaillir : ses yeux ne peuvent soutenir tant de splendeur, son cœur contenir tant d'amour, son âme va se briser pour aller se perdre en DIEU. La face contre terre, le petit quêteur s'abîme dans son néant, de toute son âme il adore.

" Mon fils... " C'est la voix divinement harmonieuse de JÉSUS. Tremblant, mais radieux le petit Frère se relève.

" Mon fils, reprend JÉSUS, regarde !... "

Écartant son manteau " tissé de la vertu des Saints ", le Maître adorable découvre à l'humble Mineur les flammes brûlantes dont son Cœur est le foyer. Dans cette fournaise

divine, Frère Ange reconnaît François, François, le petit pauvre, l'Amant du Crucifié, crucifié lui-même.

Et le Sauveur ajoute : " *Tu voulais contempler ton Père dans la gloire ? . . . La gloire de François est le Cœur de son* DIEU ! . . . "

(*D'après un manuscrit ancien.*)

COMMENT SAINT FRANCOIS ENVOYA UN PETIT MISSIONNAIRE AU PAYS DES SARRASINS

UNE considération que nous devons faire en commençant, c'est que parmi les petites fleurs et exemples de la vie du glorieux François, en tout conforme au CHRIST béni, on n'a jamais narré l'histoire d'un petit frère oiseau par lui envoyé au pays des infidèles. Et cela est grand dommage car il y fit œuvre merveilleuse. Aussi résolut-on de la raconter en cette chronique, car il serait bon que les hommes du siècle la connussent pour la plus grande gloire du Crucifié, lequel soit à jamais béni. *Amen.*

Or, la petite chapelle s'abritait sous les grands arbres de la forêt. Tout le monde a connaisanec qu'autrefois on l'appelait Sainte-Marie de Josaphat parce qu'elle avait été construite par des moines pèlerins de Terre-Sainte pour contenir une relique du tombeau de la Vierge, Mère de DIEU. Depuis on disait: *Sainte-Marie-des-Anges,* car ce lieu était fréquenté par les esprits célestes. On assure même — et ceci est très vrai — qu'au moment où, dans la pauvre étable Dame Pica donna le jour, au petit François, on y entendit jusqu'à la grand'route, concert magnifique.

Le modeste édifice dont on vient de parler semblait tout recueilli sous son revêtement de branchages et de mousse. Il n'était pas orné comme les châteaux des ducs, des chevaliers ou autres gentilshommes : les pierres en étaient noires et rugueuses au dedans comme au dehors si bien que la porte ouverte faisait un grand trou noir au milieu duquel, avec beaucoup de révérence, brillait une humble petite lampe. On a dit en d'autres endroits que pauvreté était trésor pour François d'Assise et en cela est la raison qui le faisait grandement affectionner ce lieu.

A ce moment, le petit Pauvre, vêtu comme l'on sait, parut au détour du sentier portant sur

ses épaules la besace du mendiant. Frère Léon, qu'il appelait " la petite brebis du bon Dieu ", le suivait ; un brûlant soleil avait mordu leur visage et leurs pieds étaient tout poussiéreux. Ce fut alors qu'un petit oiseau caché dans la ramure entonna Vêpres d'une manière fort louable. Ceci n'est pas chose étonnante à l'esprit, car il est connu qu'en ces contrées, les oiseaux étaient aussi dévots que maints gens d'église. Et François s'arrêta pour entendre son chant.

" Vois donc, Frère Léon, dit-il, le beau petit trouvère. Il t'invite, lutte avec l'oiselet."

Mais lui, se récusant à cause de sa voix qui était rauque, le Saint dit encore :

" Eh bien ! j'entame le tournoi, petit frère rossignol. A nous deux : je chanterai le psaume, tu diras le verset."

François, debout, chanta, mais l'oiseau sans attendre que le choriste ait dit : " . . . *et nunc et semper et in saecula saeculorum. Amen* ", comme le veut la rubrique romaine, lança vers le ciel, avec grande ferveur, ses gammes et ses roulades. Or, son chant était très beau et dura fort longtemps, si bien que lorsque ce fut la nuit brune, l'oiseau trillait encore. François fut vaincu, et il recommanda au gai com-

pagnon de publier sans retard les louanges du bon Dieu. Dès ce jour, le rossignolet ne cessa de chanter, à ce point que lorsque l'homme de Dieu abaissait son capuce et faisait oraison de l'esprit, il se posait fort simplement sur son

épaule et continuait son ramage, ce en quoi il avait grandement raison puisque c'était là chose d'obéissance.

Le matin, le petit frère ailé devançait l'aurore pour saluer son maître. Et si vous, gente, pieuse, aviez été près de la petite cabane en cette circonstance, voici ce que vous auriez ouï :

François disait :

" Petit oiseau, mon frère, tu ne sèmes ni ne moissonnes, c'est DIEU qui te nourrit."

Et le rossignol chantait :

" *Deo gratias*, Frère François, *Deo gratias* ! "

Puis le Saint reprenait :

" L'arbre où tu gîtes, c'est Lui qui l'a créé ! "

Et quand le chantre avait dit son *amen*, il ajoutait encore :

" Tu ne sais ni coudre, ni filer, petit oiseau mon frère ; qui te donne des vêtements, à toi, à tes petits ?. . .

— C'est Lui ! c'est Lui ! " répondait le gentil volatile.

Or, un jour, le petit oiseau trouva Frère François en extase. C'était là chose fort ordinaire comme chacun sait. On dit que pour cette fois, le Saint, étant seul dans la forêt, ne cachait pas sa figure du pan de son manteau et qu'il était très beau, tout lumineux à voir.

Comme à l'habitude, rossignolet se posa sur la manche de bure, et par révérence écouta. Alors le Frère murmura d'une voix aussi douce que le bruit du ruisseau :

" L'amour ! l'amour!...l'amour n'est pas connu ! l'amour n'est pas connu, ! l'amour n'est pas aimé !...

En réponse, l'oiseau fit entendre une note longue et dolente.

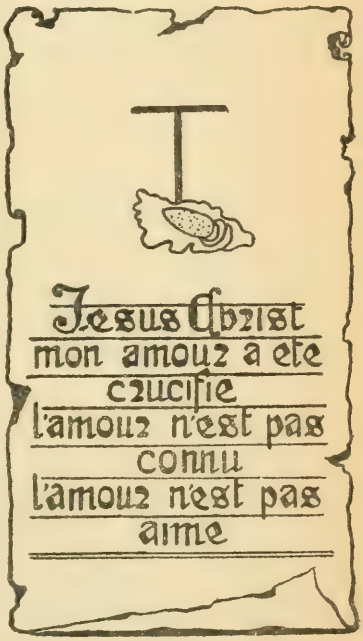
L'amour n'est pas connu, l'amour n'est pas aimé !... répéta le Saint, et cela continua ainsi longtemps, bien longtemps. François disait toujours la même plainte, mais l'oiseau, lui variait beaucoup ses modulations gracieuses.

Au bout d'un temps dont on ne peut dire la durée, le Petit Pauvre comprit que *Fra* rossignolet était là ; et, touché en son âme, il lui tint ce discours :

" Petit oiseau, mon frère, créature du bon Dieu, écoute ! "

Celui-ci, ayant grand respect pour choses sacrées, se tint coi. Alors la figure de François reprit son ardeur mystique :

" L'amour n'est pas connu, l'amour n'est pas aimé... gentil oiseau mon frère, va trahir ce secret à l'univers entier, tu seras toi aussi, le héraut du grand Roi... Oiseau de paradis, veux-tu ? "



Lors, le pauvret fit comme aurait fait toute créature raisonnable en pays chrétien : il donna acquiescement, en manière des oiseaux toutefois : battant de l'aile

et mettant le bec dans le creux de la main de François.

Le Saint fit réflexion que les discours du rossignol, pourtant fort conformes à l'esprit de sainte fraternité, ne seraient peut-être pas compris des enfants du siècle ; et c'est pourquoi, prenant un morceau de vélin, il traça avec son sang le signe *Tau* (T) en dessous duquel il mit des caractères signifiant ceci : " JÉSUS-CHRIST, mon amour, a été crucifié. L'amour n'est pas connu, l'amour n'est pas aimé," puis, détachant de sa bure un bout de laine frisée, il fixa le message sous l'aile de l'oiselet. Tout ému, il le serra bien fort, avec grande tendresse de cœur. (Chacun sait par ailleurs, que lorsque François envoyait ses Frères prêcher par le monde, il en avait grande angoisse.)

Or, dans cette circonstance, voici à peu près quelles furent ses paroles au petit oiseau qui tremblait et de crainte et de peine :

" Rossignolet, mon frère, je te donne au Fils de mon Très-Haut Seigneur lequel n'est pas aimé. Pars, que rien ne t'intimide, supporte humblement qui voudrait te faire du mal, mais surtout aie beaucoup de reconnaissance du bien que l'on te fera. Adieu, je prie le seul et unique DIEU de te bénir. Repose-toi en Lui et Il te nourrira."

Avec un cri d'adieu très doux, mais chargé de tristesse, le gentil missionnaire s'envola et celui qui était près de la cabane aurait pu considérer une tendre larme couler des yeux de François.

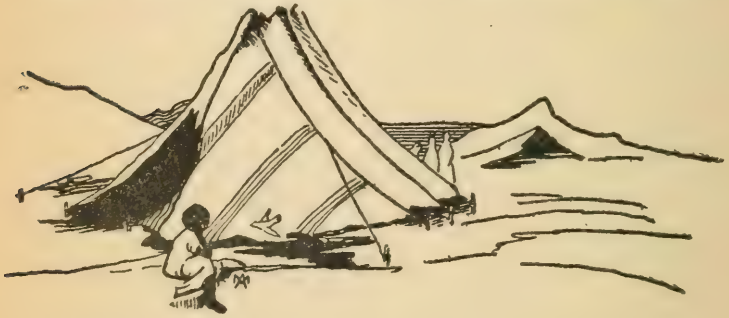
La plaine dépassée, ce furent d'autres pays, les uns montagnes, les autres plaines, puis enfin la mer bleue.

Il dut avoir grand'peur, le petit rossignolet, ayant en son esprit les dangers de pareil voyage. Mais il sentait en lui-même force merveilleuse qui assurément était profit de la bénédiction du Saint et il s'offrit courageusement au vent qui était sauvage comme chose du diable.

Ici commence le récit d'un autre fait qui se passa en pays barbare. Les savants disent que c'était dans une contrée appelée Afrique et plus particulièrement Egypte.

Dans un abri fait d'étoffe tendue sur des pieux, étaient de nombreux infidèles de couleur sombre, si bien qu'ils semblaient noirs comme la nuit ou bruns comme la vesprée. En ceci ils différaient encore des autres hommes, qu'ils portaient de lourdes chaînes aux pieds ou aux mains et même un anneau de fer passé au travers de la bouche. C'est là, en vérité, choses horribles et qui se voyaient souventes fois à cette époque.

Un de ces êtres, que pour plus de clarté en cette chronique, nous nommerons " esclave " — ce qui est leur nom — était assis dans un lieu solitaire. Il semblait un enfant et avait grande tristesse en ses sentiments, car voici les choses passées qui présentement occupaient son esprit : Dans le temps jadis, il avait été enlevé ainsi que sa mère, pour laquelle il éprou-



vait grande tendresse, par des hommes cruels appelés Arabes, et qui mirent en flammes sa hutte et les autres de ce village. Or, en ce pays d'infidèles, les choses se passaient de cette façon, que les Noirs, une fois en puissance des Arabes, étaient non plus créatures raisonnables, mais considérés comme d'autres bestioles, ce qui mettait grande révolte en l'âme du petit. Alors, lui et sa mère furent menés avec beaucoup d'autres à travers un pays que l'on ne nomme pas, recevant maints coups de fouet et autres procédés peu courtois, si bien que les esclaves tombaient en répandant leur sang et ne reprenaient plus la vie. De cette sorte que les bêtes féroces venaient et faisaient grand festin de leur corps mortels.

On ne dit pas ici combien de lunes dura le voyage, car les jours étaient pareils, étant tous de peine. Enfin, on arriva en pays de Sarrasins. Et ce fut en cet endroit que le petit Noir eut douleur de voir sa mère achetée par un de ces mécréants. L'esclave, dont le nom était Molangi, eût voulu faire grand tapage et gestes de défense, mais son maître veillait et donnait des coups cruels. Aussi, n'ayant pas le recours d'invoquer le doux Sauveur

connu des autres hommes et sa digne Mère, la Vierge MARIE, il éprouvait grande détresse en son âme.

C'est ici que cherchant un peu de soulagement pour le poids de son cœur, l'enfant leva les yeux vers ce ciel bleu au milieu duquel il vit, arrivant diligemment, l'oiseau qui était celui de François d'Assise. Alors, en son dialecte, il lui dit avec deux larmes dans les yeux : " Oiselet joli, tu es libre, et moi Molangi, je suis captif ! . . . " et mordant ses poings serrés, il s'abandonnait en révolte secrète.

A ce moment du récit, le rossignolet missionnaire commença de chanter douce romance et moult autres choses édifiantes apprises du Frère François ; mais le prisonnier n'avait souci de l'ouïr. Le Sarrasin méchant voulut le faire aller au marché des esclaves, mais le petit, montrant signe d'indocilité, il le blessa de façon si cruelle qu'il mit son corps en péril de mort.

Ici on raconte que, faisant œuvre pie, le gentil volatile se mit à chanter si bellement que l'enfant noir, distrait par sa complainte, se mit à l'écouter et que la douleur de son cœur en fut amoindrie. En cet instant, le petit chantre vint devers lui et Molangi tendit la main pour saisir.

Que pensez-vous que fit rossignolet? Sans doute il éprouvait grande crainte en son tempérament d'oiseau, car se livrer ainsi au petit sauvage, c'était faire fi de la vie, présent de Dieu, mais il se dit à lui-même que François d'Assise lui avait donné obédience laquelle il devait accomplir. D'une manière très libre il vint donc se poser sur la main de l'esclave, tout en implorant Dieu de le sauver. L'enfant vit clairement et présentement le billet caché sous l'aile du pauvret et l'ouvrant incontinent, considéra avec étonnement la lettre *Tau* (T) qui était signe de Frère François parce qu'il était pareillement celui de la croix de Jésus-Christ, son amour. Molangi ne pouvait entendre le sens des caractères qui se trouvaient dessous, cependant il fut aussi heureux que si quelqu'un se fût penché avec sa charité de cœur vers sa misère ; sentiment sur lequel l'on peut faire cette réflexion : qu'il était en tout conforme à la vérité, car la bénédiction du Saint produisait toujours effet merveilleux. Mais l'esclave vivait en dehors de ces choses ! Alors il plaça d'une façon très soigneuse le vélin au fond d'une petite corne qu'il portait au cou comme amulette, il en éprouva intérieurement beaucoup de courage.

Lors se passa chose bien étrange.

Le soir, quand il fut étendu dans la cabane, Molangi aperçut couché pareillement auprès de lui un homme qu'il n'avait jamais vu antérieurement. Il n'était pas de couleur noire, mais on pouvait avoir conviction qu'il était esclave en ce qu'il portait les mêmes chaînes que les autres. C'était là, dit-on, vaillant écuyer de prince chrétien fait prisonnier dans un combat entre Sarrasins et Croisés, et lequel fut si tristement pleuré par sa mère en pays de France. L'on assure aussi qu'il était celui-là même dont il est dit mêmement qu'il fut par la suite occis par les infidèles pour avoir, dans une mosquée, creusé avec l'onglet de la main, le signe de la Rédemption sur la colonne à laquelle il était attaché en haine de la foi.

Le petit Noir qui le considérait, vit en cet endroit qu'il formait sur la terre le signe *Tau* qui était souventes fois employé par les chrétiens en lieu et place de la croix latine, en horreur aux musulmans. Or, comme ce signe était celui marquant de rouge le billet de l'oiseau, l'esclave en eut curiosité et tournant la face vers son compagnon, lui dit à voix basse :

" Quelle chose fais-tu là ? "

Ce à quoi l'autre répondit, car il entendait aussi le dialecte des Sarrasins :

" Le signe de ma religion.

— Comment se nomme ta religion ?

— Chrétienne, du nom du CHRIST.

— Qui est ce CHRIST ?

— Celui qui t'a sauvé.

— Sauvé," répéta l'enfant. Molangi n'était-il pas esclave, c'est-à-dire chose des Arabes ! Sauvé ? . . . tandis qu'il portait des chaînes cruelles à ses membres ! Sauvé ? . . . Mais il ne l'était en aucune manière à sa connaissance ! Et voici que présentement lui vint à l'esprit espoir nouveau : ce CHRIST figurait sans doute homme très puissant, et le billet un talisman merveilleux. . . Sauvé ! Sauvé ! comme cette parole était douce à son âme ! Alors, de manière fort cachée par crainte du gardien, il déroula le parchemin et le montra à l'ami nouveau :

" Vois, dit-il, est-ce chose qui me sauvera ? . . . "

Le chrétien laissa tomber son regard sur le message qui n'était autre que celui de François et il paraît qu'il en ressentit grande émotion car lorsqu'il leva les yeux de dessus le vélin,

ceux-ci étaient brillants de larmes et sa voix devint frissonnante pour dire :

"Sais-tu le sens de ces caractères?

— Je ne les entends en aucune façon, fut la réponse.

— Alors, écoute. . ."

Et l'un au côté de l'autre, leurs chaînes ne formant qu'un seul monceau noir, celui qui était blanc fit avec une ferveur merveilleuse maints beaux discours et dissertations sur la religion du CHRIST qui est celle des chrétiens. Ces choses étaient très douces à l'enfant lequel, quand l'esclave français ferma la bouche, dit :

" Un autre jour, me feras-tu ouïr encore de ce JÉSUS-CHRIST ? "

Parole sur laquelle on peut faire réflexion qu'elle marquait clairement que Molangi avait laissé l'amour du doux Sauveur passer outre de son cœur.

La réponse fut telle que l'enfant en éprouva jubilation. Alors tous deux tracèrent dévotement sur eux-mêmes le signe des chrétiens, puis s'étendirent précautionneusement pour ne pas bruisser avec leurs chaînes. Et ce soir-là, les dernières paroles qui montèrent en l'air lourd de la pauvre cabane furent celles-ci :

" L'amour n'est pas connu, l'amour n'est pas aimé ! "

Depuis lors, à chaque vesprée, après le marché ou le travail, esclave noir et chrétien de France se réunissaient en un même lieu, parlant des mêmes choses. Or, des gens qui le savaient fort bien, ont assuré que dans la suite le petit Molangi reçut le sacrement de l'eau sainte des mains de ce chrétien, qui était homme d'instruction autant que de vertu, et c'était chose merveilleuse à voir aux anges et aux hommes que ces deux pauvres esclaves servant Jésus-Christ dans les fers.

Mais un jour, fort malencontreusement, l'esclave blanc fut vendu, l'autre en eut le cœur brisé, et si le petit oiseau n'eût été là pour lui rendre courage, il eût éprouvé nouvel abattement.

Un espace de temps s'écoula, puis vint un musulman qui acheta Molangi et l'emmena, mais le petit gardait grande angoisse en son âme, et las ! dans la route, serrait fort l'amulette précieuse désormais signe de sa foi.

On marcha encore longtemps jusqu'à ce qu'on arriva en palais magnifique, assurément domaine de baron ou autre gentilhomme. Il y avait des marbres et des ors très étincelants,

ce qui ravissait la vue de l'esclave. Il entra dans une pièce encore plus chatoyante à l'œil, remplie de riches étoffes et de décorations diverses, où un homme, dont les vêtements

brillaient comme le soleil, se trouvait être au milieu.

A la vérité, ce personnage était plus que baron, étant prince Mélédin, Soudan d'Egypte, et il dit au maître des esclaves :

" As-tu trouvé ?

— Voici un enfançon," répondit l'autre.

Le Soudan, après un temps fort court, dit : " C'est bien."

Une chose que remarqua le petit Noir est qu'il ne donna pas de dommage à son corps, mais au contraire fit couper les fers de ses mains et de ses pieds.

Cependant, Molangi avait grande diligence d'accomplir tous les désirs de son maître qui le gardait souvent près de lui.

On dit pourtant, ailleurs dans ce récit, que ce prince était homme cruel et méchant, et dans la suite on verra ce qu'il faut en penser. Le petit esclave était-il, lui, entièrement dans la joie ? . . . c'est là chose indécise sur laquelle il est bien permis d'avoir opinion.

D'autres questions fâcheuses tourmentaient l'enfant : un jour, le Soudan dit :

" Es-tu fidèle de Mahomet, esclave ?

— Non.

— Alors, mets-toi en voie de le devenir."

Le petit Noir ne prononça pas d'autre discours en cette raison qu'il était esclave, mais

en lui-même il avait souvenir de son amour crucifié envers lequel il ne voulait pas être félon.

Sous nouvelle menace, l'enfant n'ayant pas obéi, reçut moult coups de fouet qu'il s'écrasa de douleur sur le sol.

Alors, dit le récit, rossignolet se mit à voler tout autour de lui, piqua avec son bec le vélin de Frère François et fit grande diligence pour l'âme du petit qui était en péril.

Un soir, c'était grande réjouissance sur la terrasse du palais. La brise tiède berçait, et les étoiles répandaient clarté merveilleuse. Il y avait de la musique, de la danse. Molangi, assis aux pieds de son maître, sur un coussin fort joliment brodé, lui versait par intervalles, une boisson dont le parfum était celui de la rose. Alors, dans un geste de courtoisie, à lui peu habituel, Mélédin enveloppa la tête de son esclave d'une écharpe de soie, ce qui est la manière des musulmans. Elle flotta à la brise du soir, et le petit Noir faisant réflexion qu'elle était très belle, ne l'ôta pas de son front. Or, rossignolet n'était point en ce lieu, car étant oiseau dévot, il fuyait le jeu, les danses

et autres vains spectacles des histrions. Toute la nuit on chanta ; l'enfant pensa que c'était là choses bonnes, mais quand le soleil vint, il se trouva être l'âme toute dolente.

Ici l'auteur dit que l'on peut faire conjonctures sur ce que va faire le petit chrétien en grand péril de renier sa foi.

Le soir approchant, Molangi devenait plus taciturne et fit même geste d'ennui envers

l'oiseau, qui prit gîte sous les feuilles d'un jasmin fleurissant contre les colonnes du palais.

A ce moment, le chef cruel, lequel avait toujours grande ferveur pour Mahomet et les Imans — que d'autres appellent " prêtres ", — parut avec son fouet à la main et dit au petit :

" C'est l'heure ! A la mosquée... ou au marché des esclaves ? "

Molangi trembla et d'une voix couverte, dit :

" Peut-être n'y a-t-il pas grand dommage pour mon âme d'aller à votre prière ? ... "

Ici rossignolet jeta un cri et s'envola...

Tout à coup, on entendit sous la voûte, étonnante rumeur:

" Place, place au Soudan Mélédin ! "

C'était effectivement ce prince qui, en quête de geste héroïque, allait s'adjoindre à ses hommes de guerre, déjà en poste d'attaque devant Damiette, qui est une ville de ces pays. Alors, par miséricorde de Dieu, le petit esclave put faire bond prodigieux et se trouva être à côté du cheval le plus richement caparaçonné étant celui du Soudan. Toute l'armée et les gens de sa suite firent halte dans la plaine;

et ce soir-là, Molangi passa le moment de la nuit étendu au travers de l'entrée de la tente de son seigneur.

On raconte que dans cette posture il se conduisit de telle manière qu'il sauva la vie du grand chef des Sarrasins, ce qui serait trop long à raconter ici. Il est en suffisance de connaître que de ce fait, le prince éprouva grande tendresse de cœur pour lui.

Un jour cependant, le Soudan dit :

" Un pesant d'or à ceux qui apporteront une tête de chrétien."

L'enfant ouït ce discours et prit grand soin de ne pas lui remettre en mémoire qu'il n'était pas allé à la prière. Il laissa le turban sur sa tête ce qui était faiblesse et produisit peine secrète en son âme.

Or, c'est ici l'endroit le plus palpitant du récit, cette situation devant être nécessairement modifiée dans la suite.

Aussi la chronique narre-t-elle que soudain, des hommes armés vinrent avec moult bruits et cris désordonnés dans la tente du Soudan lequel saisit son cimeterre. Molangi fit geste de défense pour son maître, mais ce trouble fut singulièrement apaisé quand on vit qu'il n'y avait là qu'hommes sarrasins amenant deux chrétiens en posture de captifs. Il est nécessaire de dire, pour l'intelligence du récit, que l'un de ces prisonniers était François d'Assise et l'autre Frère Illuminé.

Le Soudan en grande irritation dit :

" Qui vous donne liberté en mon camp? que venez-vous faire ici? "

Ce à quoi François répondit avec un courage intrépide :

" Ce ne sont point les hommes, c'est le Dieu Très-Haut qui m'envoie pour te montrer à

toi et à ton peuple la voie du salut, en annonçant les vérités de l'Évangile."

Aussitôt, avec une ferveur merveilleuse, il lui prêcha un seul DIEU en trois Personnes et JÉSUS-CHRIST, Sauveur de tous les hommes. Du discours qu'il fit, Mélédin devint si traitable et si doux, que dès lors il l'écouta paisiblement. Le petit Molangi, immobile, écoutait aussi les paroles de Frère François d'une manière que l'on peut qualifier d'attentive sans crainte de tromperie. Son esprit en devenait plus troublé qu'on ne peut dire, car ce chrétien parlait de choses à lui déjà connues et aimées en secret, sentiment qui augmenta encore, quand il vit son oiselet joli posé dans le capuce de cet homme étrange. Or, François le regardait d'un air très doux et aussi de la façon de quelqu'un dont il eût connaissance. Alors l'esclave arracha brusquement le turban, le jeta hors de sa portée et se dit à lui-même : " félon ! "

Le Pauvre de JÉSUS-CHRIST sortit dans le camp car le Soudan, étant dans l'admiration de son courage et désirant entendre encore ses discours, ordonna qu'on lui donnât liberté d'aller et de venir. Le petit esclave suivit ses pas. Quand il fut près de lui, il posa le

doit sur le CHRIST que le glorieux François tenait devant ses regards, et détachant le billet hors de son amulette, il le lui donna, disant :

" Vois et dis-moi."

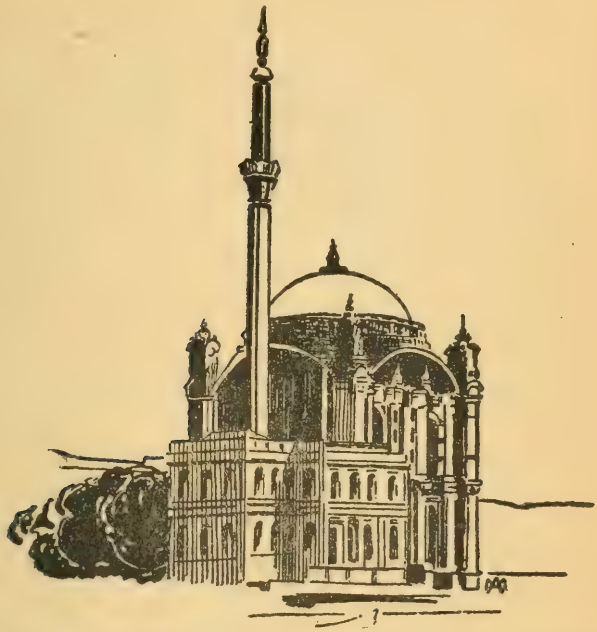
Or, François savait par privilège singulier, l'état de l'âme du petit esclave et il répondit :

" C'est moi qui t'ai adressé ce message. L'oiselet avait reçu mon obédience en terre d'Ombrie et je rends grâces à DIEU de cette merveilleuse disposition de sa Providence," et d'une manière fort simple, il s'assit sur le sable.

Le petit esclave prit position à ses pieds ; alors, avec des mots connus de lui seul, le Saint tint propos édifiants de JÉSUS-CHRIST, Fils du Très-Haut, et des autres vérités de la vraie foi. On est assuré pareillement que de ces discours Molangi voyait grande lumière en son âme et d'autre part, à bonne ou mauvaise intention, il prononça ces paroles :

" Sais-tu que je ne suis pas libre comme les autres créatures, mais esclave, c'est-à-dire en possession de ces hommes sarrasins ? "

François le regardant, vit que son âme avait grande angoisse et en eut pitié. Il lui donna maints conseils et remontrances ; l'enfant partit, mais la lutte en lui-même continuait toujours.



On dit aussi que de cette époque, il cachait sa présence au Soudan, ayant peur véritable qu'il dit encore : "Tu seras musulman," et il fuyait pareillement le Frère François, ayant fait considération qu'il portait sur la poitrine, ainsi qu'il en avait dévotion, une grande image du Crucifié, son amour secret. Or, rossignolet vint encore voleter et chanter fort joliment près de lui, mais l'esclave lui dit d'un air lamentable :

" Va-t'en, petit oiseau, tu sais bien que je ne veux pas t'entendre ! . . ."

Une autre chose advint qui donne angoisse de cœur à ceux qui oyent ce récit, c'est que dès lors, il dormait sans faire sur lui-même le signe des chrétiens, duquel il eût tiré profit. Alors, dans la plaine, Frère François le faisait à sa place.

Ce qui arriva dans la suite se trouve dans de beaux manuscrits que tout le monde peut lire. On dit seulement ici que lorsque le Soudan, n'ayant pas donné consentement de se faire chrétien, offrit moult présents à François, auquel il avait souci de plaire, et que d'autre part, l'homme de Dieu les eut méprisés comme de la boue, voici ce qui arriva :

Frère François dit :

" Soudan, je refuse ces choses viles et abjectes. donne-moi autre manière de présent ! "

Ce à quoi il fut répondu :

" Je te donnerai par considération tout ce que tu me demanderas."

Le pauvre petit Molangi était là et François fit mention qu'il ne le regardait plus, tant par

tristesse que par honte intérieure. Alors, il dit dans un zèle admirable :

" Soudan, je te demande, au nom de mon Seigneur JÉSUS-CHRIST, la liberté de l'âme et du corps à mon frère et créature de DIEU, ton esclave Molangi."

Avec une subtilité singulière, l'enfant fit bond en manière de la panthère et se mit en posture de supplication devant son maître. Le Soudan fit conjecture qu'il devait tenir sa foi, c'est pourquoi il dit sans nulle rigueur dans la voix:

" Molangi, je te donne liberté."

L'enfant se leva et se tint en grande dignité entre son maître et celui qui lui montrait si merveilleuse bénignité. Mais éprouvant tendresse de cœur pour son esclave, le chef ajouta :

" Molangi, mon fils, demeure parmi mes destreyers ; vois-tu ces cimeterres précieux, ces bagues, colliers et autres choses d'or, tout sera à toi par privilège, si tu habites en mon palais. Je te donnerai pourpoint et haut de chausses en façon fort convenable, et caracoleras ainsi que gentil chevalier... Molangi, que dit ta volonté ? "

L'enfant regarda le serviteur de Dieu et fit mention qu'il paraissait pauvre et vilain, vêtu d'une robe de laine rêche, qu'il était sans escorte et sans baudrier.

Alors ce fut un silence singulier : l'enfant baissa la tête vers la terre.

Le Soudan, le coude aux genoux, le considérait, François, les yeux et les mains au ciel priait avec larmes, et le petit oiseau faisait ouïr de ci de là, des notes longues et angoissées.

François, avec onction dans la voix, dit :

" Jésus-Christ, mon amour, a été crucifié !... "

Molangi plaça les deux mains sur son cœur où se livrait terrible combat : " Enfançon, féal ou félon seras-tu du grand Roi ? "

Ni bruit, ni parole.

Tous, extrêmement pressés par l'angoisse, halètent, tant il est vrai que c'est moment décisif.

Soudain, comme frappé d'un javelot, Molangi tomba à genoux du côté de la croix, disant à voix douce :

" JÉSUS-CHRIST, mon amour ! . . . "

Rossignolet chanta . . .

Victoire était au nom et honneur de l'amour JÉSUS.

Le petit esclave appartenait donc au Pauvre de JÉSUS-CHRIST par voie de volonté, et dès ce jour, il ressentit grande jubilation d'esprit.

Cependant, le Soudan qui d'une part, était porté vers la religion de François, mais de l'autre craignait que sa parole opère conversion parmi ses gens de guerre, le fit reconduire avec marques de considération, non sans lui avoir dit en secret :

" Prie pour moi afin que DIEU me fasse connaître la religion qui lui est la plus agréable et que je puisse l'embrasser."

Ce à quoi il fut répondu par François :

" Mélédin, je ne vois pas en toi fond de religion, mais j'ai prié pour toi et t'annonce que ma demande a eu crédit."

La chronique rapportant l'histoire de ce frère oiseau s'arrête ici, mais ce serait chose fort souhaitable de savoir ce qu'il advint du Soudan, qui, bien qu'il eût négligé de répondre à la grâce, avait pourtant promesse de François de meilleure destinée. Après tout, que ce Mélédin ne se convertît pas, ce serait là jugement de DIEU que doivent appréhender ceux qui font belle promesse et même œuvre bonne sans changement intérieur, lequel est nécessaire pour le salut. Mais s'il fit mort de chrétien, ce serait là chose admirable et occasion de rendre gloire au Crucifié, lequel soit à jamais béni dans tous les siècles des siècles. *Amen.*

Or, c'est la raison pour laquelle on fit maintes recherches en des manuscrits en très beaux caractères, rapportant la vie et les actions du Frère François et de ses compagnons.

Voici ce que l'on apprit par cette voie :

Depuis qu'il avait eu connaissance de l'homme de Dieu, Mélédin avait agi fort humainement avec les chrétiens, envoyant quelques-uns de ses prisonniers à leur camp pour traiter la paix. En cette année 1238, le Soudan étant à la mort, il fit largesse de nombreux écus aux pauvres chrétiens malades dans l'hôpital auquel, par un écrit, il laissa de gros revenus et mit en jouissance de liberté beaucoup d'autres du même nom.

. . . . . .

A cette même époque, il y avait en pays appelé Syrie, deux hommes de cette religion appelée de la Pénitence, qui était celle du Serviteur de Dieu, François, en ce temps-là passé au repos du Seigneur.

Ces deux Frères, dont l'un était de couleur noire, marchaient de compagnie en récitant l'Office avec les marques d'une insigne piété car ils étaient clercs tous deux. Tout à coup,, un petit frère oiseau, que l'on suppose être le même dont il a été fait mention en d'autres endroits — car qu'il ait vécu si longtemps c'est là miracle de Saint — commença sur la ton férial : "*Deus in adjutorium...*" en la

manière de la sainte Église romaine. A voir sa dévotion de cœur, laquelle était admirable, le Frère dit :

" Petit oiseau, mon frère, qui t'a appris à chanter si joliment ?

— Frère François," fut la réponse, et il vola vers celui des deux qui était de peau sombre.

Or, ce geste qui était courtois mit grande émotion en l'âme du pauvre religieux, ce qui augmenta encore en intensité quand il aperçut sous l'aile du rossignol quelque chose qui était morceau de vélin. Il le déroula et vit qu'il était marqué du signe *Tau*. Les paroles écrites dessous en gros caractères fort bien faits, étaient celles-ci :

" Moi, Frère François, le petit pauvre de JÉSUS-CHRIST, et le dernier d'entre les Frères, trouve bon que toi, Frère Moréo, aille vers Mélédin, Soudan d'Egypte, lui parlant de JÉSUS-CHRIST et de sa religion pour qu'en cet endroit il puisse être éclairé et faire mort de chrétien."

Aussitôt, avec plus de rapidité qu'on ne saurait le dire, le Frère se dirigea vers le pays de ce Soudan. On dit que dans la suite, il arriva au palais, y pénétra comme dans un lieu de lui bien connu et arriva en la présence de Mélédin qui, ainsi qu'il a été fait mention, était près de rendre l'esprit, son mal étant sans repentance. Quand il vit entrer les Frères vêtus de l'habit de laine rêche, il en éprouva joie

merveilleuse et les serra tous deux dans ses bras avec grande tendresse de cœur.

" Béni soit ce Frère François qui m'octroie assistance ! dit-il.

— Il était homme de Dieu !

— Je le sais. Parle. . .

— C'est le Dieu Très-Haut qui m'envoie par sa bouche, afin de te montrer la voie du salut en t'annonçant les vérités de l'Évangile.

— Tu tiens ses propres discours. . . Or donc, continue.

— Jésus, notre amour, Fils de Dieu, a été crucifié. . .

— J'oye. . . parle encore."

Pris d'inspiration singulière, le Frère Moréo, dit dans une grande ferveur de l'esprit :

" L'amour n'est pas connu, l'amour n'est pas aimé ! . . . "

Et il montra le crucifix qui se trouvait être en tout pareil à celui de François, tandis que dans le même temps, en cet endroit, le petit oiseau caché révérencieusement au fond du capuce, en sortit et se mit à chanter.

Alors on vit le Soudan devenir extrêmement pâle en raison que cette scène lui en remettait une autre en la mémoire.

Car ce qui aide à la compréhension du récit, c'est de dire qu'autrefois il avait eu petit esclave noir prononçant ces mêmes paroles dans une circonstance déjà dite ailleurs. Alors il ouvrit les yeux de son âme et dit :

" Molangi, c'est toi."

Et il le serra dans ses bras avec merveilleuse effusion.

Puis le Frère Moréo dit :

" Ce que tu as fait pour cet enfant noir, Dieu te le rend en voie magnifique, puisque je t'apporte l'eau qui te donnera jubilation en l'autre vie."

Alors le Soudan fut oint en les Sacrements de la sainte Église, il regarda avec merveilleuse ferveur et reconnaissance l'image du Crucifié par le moyen duquel le petit Molangi était devenu clerc, pour lui faire faire mort de chrétien ; puis, la transe passée, il resta roide sur son divan.

Or, cette chose se fit secrètement, à cause des conjonctures, et même les chroniqueurs de ce temps n'en furent pas informés. Mais que ceci fût accordé aux prières d'un ami de Dieu tel que François, il n'y a rien là d'invraisemblable et qui n'aie beaucoup de liaison avec ce qui a été dit.

On termine ici l'histoire de ce petit frère oiseau qui fut vraiment missionnaire entre les mains du glorieux François. Et si les chrétiens de ce temps trouvent là sujet d'édification, qu'ils

fassent dévotement oraison d'un *Pater* pour celui qui découvrit ces choses dans des manuscrits fort poussiéreux, en a tiré copie et les a transcrites ici en manière de récit à la louange et à la gloire de JÉSUS-CHRIST et du Frère François, son petit pauvre. *Amen.*

Le Diable dans la Cité

La campagne de Lucques — dont six siècles plus tard Lamartine devait écrire " qu'elle est l'Arcadie de l'Italie " — la campagne en cette soirée du xve siècle, étalait au soleil omnipotent ses montagnes accidentées, ses cîmes couvertes de châtaigniers, ses roches travaillées comme d'admirables dentelles ; des cascades y égrenaient en un rafraîchissant murmure, leur eau cristalline qui fécondait les pentes qui sans elle seraient restées abruptes. Parmi le feuillage sombre des caroubiers, s'érigeaient des maisonnettes et des couvents, tels des nids de rossignols au creux d'un buisson. La route était solitaire, la chaleur accablante, au loin, dans un poudroiement de lumière, les pierres de l'église de Saint-Fridien rosissaient au soleil. . . c'est là que dormait depuis près de deux siècles, la Patronne de Lucques, sainte Zita, celle qui, sur terre, avait été l'humble domestique d'un grand seigneur : Paganodi Fatinelli et qui, au ciel était devenue la

reine et le modèle des " ancelles " du Seigneur.

Splendeur de la lumière, harmonie des paysages, mystiques souvenirs, tout parlait à l'âme de piété, de charité et de paix... mais quel démenti cruel la réalité apportait à ces apparences ! et c'est à ces dissonances du passé et du présent que songeait le Père Gardien des Frères Mineurs de Lucques, en égrenant son rosaire dans une petite salle de son modeste couvent situé aux abords de la ville.

Le Père Gardien était un homme robuste, mais dont les austérités avaient peu à peu émacié le corps vigoureux, tandis qu'elles don-

naient aux traits de son mâle visage quelque chose comme un reflet lumineux qui, tout ensemble, attirait la sympathie et imposait le respect. Tandis qu'il priait et méditait, un pli se creusait à son front, et ses lèvres murmuraient à mi-voix : " Pardonnez-leur, Seigneur, ils ne savent ce qu'ils font..... pardonnez-leur, non à cause de ma prière indigne, pauvre misérable pécheur que je suis, mais à cause de la Passion de votre Fils et de l'amour séraphique de votre Serviteur François d'Assise."

Un glissement très doux de sandales sur le pavé du cloître, le minuscule cliquetis d'un rosaire n'interrompirent pas la prière du moine ; perdu en Dieu, il n'entendait rien, et le Religieux, dont la silhouette se dressait sous l'arceau de la porte en ogive, attendit, silencieux et immobile, que son Supérieur s'aperçût de sa présence...

Le Père Gardien, ayant achevé son oraison, laissa

retomber son rosaire, se signa, puis voyant le jeune moine :

" C'est vous, Frère Pacifique ?

— Oui, mon Père." Tandis que tous deux se disposaient à poursuivre leur conversation, un auditeur invisible et inattendu apparut derrière eux dans une lueur d'éclairs. Ils ne le remarquèrent pas ; sans cela, ses vêtements couleur de feu, son pourpoint strié de flammes bleues, l'étrange bonnet à antennes qui couvrait son front, ses allures souples de reptile, tout cet ensemble leur aurait fait connaître rapidement la qualité de cet hôte indésirable qui n'était autre que Messire Satan. . .

" Je viens vous trouver, mon Père, reprit le Frère Pacifique, parce que je désirerais avoir votre avis au sujet de mon sermon. C'est à mon tour de prêcher dimanche prochain."

A ces mots, Satan se glissa sournoisement entre les deux moines et susurra à l'oreille de Frère Pacifique :

" Prêcher quoi ? Ton sermon sera pour les bancs et peut-être pour quelques drôles qui viendront l'entendre afin de s'en moquer ! "

Le Frère, croyant n'entendre que la voix de sa propre pensée, soupira, hésitant à la formuler, puis, timidement, et sans lever les yeux sur le Père Gardien, il se hasarda à dire :

" Mon Père, nos sermons ne sont-ils pas devenus inutiles ? "

Dans l'ombre où il s'était enfoncé, Satan se prit à sourire, mais en entendant la réponse du Père Gardien : " Je ne pense pas, mon fils," le maudit fronça les sourcils et pinça ses lèvres minces.

" Non, reprenait le Père, ils ne sont pas inutiles, bien qu'ils peuvent, par la permission divine, demeurer sans fruits pendant un certain temps... Mais la prédication est une part de notre ministère et Dieu saura bien récompenser notre persévérance dans cet exercice : dès lors qu'il a promis un salaire éternel " au verre d'eau ", donné en son nom, comment laisserait-il sans consolation ceux qui répandent sur terre " l'eau vive " qu'est la parole de son Fils ? "

... Le visage de Satan s'assombrissait à mesure que le moine parlait, la péroraison de son discours porta au paroxisme la rage du Maudit : " Il semble fort, mais je briserai son énergie, mugit-il en grinçant des dents, je mettrai obstacle à son zèle," grogna-t-il dans un affreux rictus.

... " Mon Père, reprenait Frère Pacifique, n'avez-vous pas remarqué combien peu de personnes assistaient à votre sermon, dimanche dernier? Il y a trois ans, on n'aurait pas pu trouver une place de plus à une telle prédication ! . . . "

... Satan se frotta les mains :

" Ah ! dit-il, les Lucquois préfèrent mes sermons, maintenant, les fous ! "

Le Père Gardien reprit gravement :

" Oui, c'est vrai. Lucques était autrefois une ville dont les habitants étaient animés de l'esprit évangélique. Alors, ils fréquentaient l'église, alors ils aimaient et craignaient le Seigneur et observaient ses commandements. La paix et le bonheur régnaient avec l'esprit de justice et de charité ; les exemples et les paroles de Zita de Bozzanello, la Tertiaire, notre petite sœur en saint François, avaient rempli les âmes d'enthousiasme et d'amour pour l'idéal fran-

ciscain et quand elle mourut, en 1278, nombreux étaient dans cette cité les tertiaires du Séraphique... — Il y a trois ans à peine, le peuple vivait encore de ces saintes traditions, il n'était pas riche... mais il donnait libéralement de sa pauvreté, interrompit le Frère Pacifique ; maintenant, le nécessaire pour notre subsistance nous vient difficilement, bien que les riches soient nombreux."

Le cœur navré, le Père Gardien pencha la tête et resta un long moment en silence, tandis que le démon s'écriait avec ravissement :

" Oui, j'ai changé les choses, moi ! La ville est à moi, maintenant toute à moi, excepté quelques maudits religieux. Ah ! mais ils seront bientôt miens aussi, *je suis venu pour conquérir cette maison* et pervertir les Fils de celui qui, au ciel, occupe le trône où je régnai, moi, Lucifer, l'Archange Porte-Lumière, devenu le Prince des ténèbres !... Ah ! François d'Assise, trop de rancune s'est amoncelée contre toi dans mon cœur, il est temps que je tire vengeance de tout le mal que tu m'as fait ! "

Le visage du Malin s'est empreint d'une haine féroce, pendant qu'il insinuait à Frère Pacifique:

" Vos sermons n'étaient pas assez éloquents ni assez instructifs pour les Lucquois ! "

Puis Satan rampa et s'aplattit derrrière le Frère qui, d'un air troublé, demanda au Père Gardien :

" Mon Père, serait-ce notre zèle qui, s'étant ralenti, aurait causé ce changement ? et l'indifférence des fidèles n'est-elle pas due au manque d'éloquence et d'érudition de nos sermons ? "

Satan sembla fort satisfait de cette remarque.

" Non, mon Frère, répondit le Moine, il y avait de l'éloquence dans les discours des Frères Mineurs et le zèle du salut des âmes enflammait leurs exhortations. Dieu a béni Lucques en lui donnant la prospérité, mais son peuple ingrat, fixant les yeux sur le don, oublie Celui qui l'a fait. Petit à petit, l'aridité a envahi les cœurs, la piété s'est refroidie, la charité s'est enfuie."

. . . Satan, furieux de la clairvoyance du Gardien, livra encore un assaut à Frère Pacifique en lui murmurant :

" Vous alliez chanter l'Office au chœur, quand vous auriez dû, plutôt, visiter les demeures des pauvres et des malades. A quoi bon tant

d'oraisons, la charité n'est-elle pas une des formes de la prière? Ainsi le comprenait Zita de Lucques."

Aussitôt, Frère Pacifique de soumettre à son Gardien le tourment de son âme :

" Père, nous aurions dû faire le sacrifice de quelques exercices spirituels, et veiller ainsi à conserver au dehors notre réputation de bienfaiteurs de la cité ! La bienheureuse Zita, dont on nous offre les vertus en exemple, fut, avant tout, un modèle de charité." (. . . Satan sourit de nouveau). . .

" Non, non, riposte vivement le Père Gardien, notre sainte Règle — qui est pour nous l'expression de la volonté de Dieu, — a été faite pour notre vocation spéciale d'intercesseurs auprès du Roi céleste, elle est donc adaptée à cette époque comme aux précédentes, et en la suivant, nous faisons ce qui, pour nous, est le plus méritoire et le meilleur : notre devoir d'état."

. . . A ces paroles, Satan regarda les Frères Mineurs avec des yeux étincelants et cruels et s'agita convulsivement comme si des serpents l'avaient mordu ! . . .

" Nos humbles travaux, poursuivit le Père, et la grâce de Dieu avaient instruit et dirigé

le peuple de Lucques. Une négligence délibérée à correspondre à cette grâce fut la seule cause du changement que nous déplorons. . . Mais, ne parlons plus de ces malheureux, recommandons-nous à l'infinie miséricorde du Seigneur et, plus que jamais, prions pour leur conversion. . . Préparez votre sermon avec un grand soin, puis, laissez le succès au bon vouloir de la Providence.

— Très bien, mon Père, mais nous devons aborder maintenant une autre question, répondit Frère Pacifique, et elle est, en ce moment, aussi sérieuse que mon sermon ! . . . Qu'allons-nous faire pour nourrir nos Frères ? Ils sont vraiment édifiants, pas un seul ne murmure bien que nous n'ayons rien à manger depuis près de deux jours."

" Oh ! oh ! nous verrons combien de temps cela durera, ricana Satan. Au travail, Lucifer, au travail ! La chance est pour toi quand le corps est affaibli par un jeûne trop prolongé. . . "

" Eh bien ! conclut le Gardien, après avoir réfléchi pendant quelques instants, nous enverrons encore les quêteurs. . . "

" Je cours à la ville préparer leur réception," interjecta le démon.

Je cours à la ville.....

" Pendant que nous nous abandonnerons nous-mêmes à la divine Providence. Appelez Frère Gilles et Frère Rufin. . ."

Pendant que Frère Pacifique allait chercher les deux quêteurs, le Père Gardien murmura l'âme navrée :

" Cela me fend le cœur d'être obligé de faire sortir encore ces pauvres frères ! Rebuts, humiliations, mauvais traitements de toute espèce, voilà ce qu'ils ont récolté dernièrement. Leur patience est vraiment admirable, mais qui sait combien de temps elle pourra ainsi tout supporter ! . . . "

" Vous nous avez fait appeler, mon Père ? "

L'entrée des Frères quêteurs mit fin au monologue du Supérieur:

" Vous nous avez fait appeler, mon Père, dit le Frère Gilles.

— Oui, répondit affectueusement le Père Gardien. Je desirerais que vous fassiez un autre tour de quête pour voir si vous ne pourriez nous procurer à souper... car cette sorte de jeûne que nous faisons n'est pas précisément prescrite par la Règle."

Frère Gilles rit franchement à cette boutade, mais Frère Rufin se contenta de sourire faiblement.

Satan, ayant jugé son intervention opportune au couvent, s'était hâté d'y revenir, il s'approcha à la dérobée de Frère Rufin en disant triomphalement : " Mon travail n'a pas pris longtemps," puis il murmura au Frère :

" Il est inutile que vous sortiez. Rappelle-toi ce que les gens vous ont dit, lors de votre dernière quête !... "

" Mon Père, s'écria aussitôt Frère Rufin, je crains que nous n'irritions le peuple à force d'insistance et qu'il se fâche contre nous ! Il semble devenir chaque jour plus endurci et plus dépourvu de cœur... les gens nous donnaient volontiers, il y a trois ans, mais vous savez que, dernièrement, leurs mesquines aumônes furent accompagnées de remarques ironiques et cruelles ; maintenant, nous n'avons plus que des mauvais traitements. Ils disent

qu'ils ne peuvent supporter plus longtemps notre vue. Que vont-ils faire si nous retournons encore frapper à leurs portes? . . . "

Satan qui avait écouté avec une vive joie les plaintes de Frère Rufin bondit vers Frère Gilles auquel il souffla :

" Ton Frère est un poltron ! "

Frère Giles, se regorgeant, toisa Frère Rufin et lui dit de très haut :

" Hélas ! mon Frère, vous parlez lâchement... Sortons et montrons à cette ville combien nous savons nous contenir et pâtir."

Satan hocha la tête et s'en retourna auprès de Frère Rufin auquel il murmura :

" Les gens vous lapideront."

" Oh ! ne m'envoyez pas dehors, mon Père, gémit le petit Frère tout troublé, je sais que nous exaspérerons les gens. . . Ils nous chasseront avec des pierres, oh ! je sens que je perdrai patience, que je leur parlerai avec colère ! "

A ces mots, Satan sourit et siffla à Frère Gilles :

" Il n'y a pas de danger que tu agisses ainsi toi ! "

" Quelle honte, Frère Rufin, gronda Frère Gilles, quoi qu'il arrive, moi je garderai mon

calme ; j'en ai déjà tant supporté que je suis prêt à endurer pire encore ! "

Satan ravi, hocha la tête derechef, tandis que le Père Gardien étudiait en silence l'attitude de Frère Gilles. Quand celui-ci eut fini de parler, le Père éleva la voix et frappant sur l'épaule de Frère Rufin, lui dit doucement :

" Allons, allons, mon petit Frère, vous devez être conforme à notre Séraphique Père : lui et sa besace n'étaient pas toujours les bienvenus... Nombreuses furent les pierres lancées contre eux... Et avez-vous donc oublié ses leçons sur la Joie Parfaite ! Alors que les Frères Mineurs donneraient un grand exemple de sainteté et de bonne édification, ce ne serait pas la joie Parfaite... Et s'ils étaient doués du don des miracles, de la connaissance de toutes les langues, des sciences, des saintes Écritures, ou même d'un pouvoir extraordinaire de prédication, tel que tous les infidèles seraient convertis à la foi du Christ !... En toutes ces choses ne résiderait point la Joie Parfaite... Et si l'on ne nous ouvre pas la porte, — ajoutait le Séraphique Père — mais qu'on nous laisse au dehors, exposés au froid et en proie à la faim... qu'on prenne un gros

bâton noueux et qu'on nous en assène de rudes coups, nous traitant de menteurs et d'êtres inutiles... si nous supportons beaucoup d'insultes et de cruautés, ainsi qu'un tel renvoi... sans murmurer contre ceux qui nous feront subir de semblables avanies, oh ! Frère Léon, disait-il à sa petite brebis du Bon Dieu, alors nous aurons trouvé la Joie Parfaite."

... A mesure que le Père Gardien parlait, Satan le regardait avec colère ; quand il se tut, le Malin lui montra le poing et, entre ses lèvres serrées, passèrent ces mots prononcés d'une voix saccadée :

" Gredin, toujours tu t'emploies à renverser mes plans ! Mais attends un peu : je déjouerai tes projets ! "

Ayant dit ceci, il se retira dans le recoin le plus sombre de la salle et s'y tapit d'un air désappointé ! Le Gardien s'étant avancé vers Frère Gilles, le regarda longuement, puis, l'index levé, il dit d'une voix sévère :

" Et vous, mon Fils, écoutez cet avertissement : Le tigre a un cri terrible, mais face à face avec le danger, il trouve souvent qu'il est le plus lâche des animaux ! "

Frère Gilles releva vivement la tête et, l'air piqué :

" Mon Père, s'écria-t-il avec indignation, voulez-vous dire que vous vous défiez de moi ?

— Non, mon enfant, je veux seulement vous garder de la présomption et de l'orgueil qui sont plus périlleux que la crainte du danger. Allez maintenant avec la bénédiction de Dieu et la mienne. Prêchez la charité, partout où vous irez et que votre attitude modeste et patiente soit une vivante leçon d'humilité."

Les deux quêteurs s'agenouillèrent aux pieds du Père Gardien qui traça le signe de la croix au-dessus de leurs fronts inclinés, puis ils sortirent.

La cloche du couvent sonna Vêpres et peu à peu les moines entrèrent dans la salle capitulaire pour se rendre à l'Office. Frère Pacifique et Frère Antoine avaient la mine résolue et énergique ; le petit Frère Ange, une nuance de lassitude et de mélancolie répandue sur ses traits.

Après s'être réunis, un à un, les religieux prirent la direction du chœur, et pendant qu'ils traversaient en silence le petit cloître fleuri de lauriers et de roses, Frère Ange, qui marchait le premier, remarqua, non sans étonnement, sur sur son passage, de place en place, les fleurs étaient fanées et les branches des arbustes

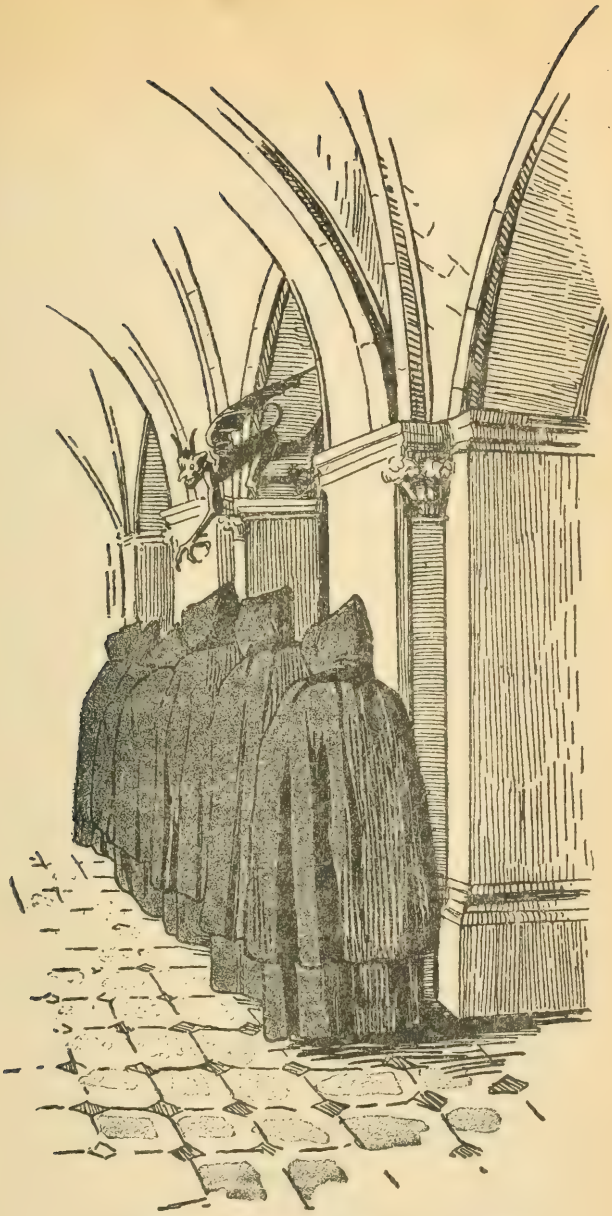
brûlées comme par un incendie... il resta songeur, ne comprenant rien à ce fait étrange...

...Satan, qui était rentré tout joyeux de son expédition dans la ville, attendait, dissimulé derrière un des arceaux du cloître, le passage des moines ; il les suivit à l'église. C'était une humble chapelle franciscaine toute blanche, aux murs nus, à l'autel frustre orné de chandeliers de bois, mais sur lequel souriait une Madone, naïve et charmante, à l'attitude un peu gauche, dont le visage était divinement attirant. Les Frères aimaient beaucoup cette pieuse image qui avait été sculptée (il y avait plus d'un siècle), dans un chêne de la montagne par un des premiers Frères du couvent.

Les moines prirent place dans leurs stalles, derrière l'autel. Satan s'y glissa, voilant son visage avec ses bras en passant devant le tabernacle, puis parvenu à se loger derrière le chœur, il sembla beaucoup plus à l'aise et reprit sa liberté d'allures pour se glisser de stalle en stalle afin d'y mordre à l'âme chacun des Frères :

" Allons, disait-il, allons, de plus en plus la chance est pour moi ! "

Il rampa jusqu'à Frère Pacifique :



Les moines se rendent au chœur.

" Tais-toi donc, souffla-t-il, la faim est une raison plausible pour ne pas chanter l'Office aujourd'hui ! "

Frère Pacifique chassa la pensée qu'il prenait pour une simple distraction et reprit la psalmodie d'une voix plus affermie.

Dépité, le Malin s'en fut tenter Frère Ange :

" Tu ne peux pas prier, tu le vois, tu as trop faim, ta pauvre voix n'est plus qu'un souffle ! Dieu est un bon Père, il ne demande pas l'impossible ! "

Le petit Frère cessa de chanter, et, se souvenant à point nommé du proverbe : " Qui dort dîne," il ferma les yeux et essaya de dormir pour calmer les crampes qui lui tenaillaient l'estomac.

" Ah ! petit Frère Ange, prenez garde, murmura l'Ange Gardien, l'esprit est prompt mais la chair est faible et l'ennemi rôde autour de vous, comme un lion furieux qui cherche une proie à dévorer ! "

Frère Ange se secoua comme pour chasser le conseil importun et de nouveau il chercha une position favorable au sommeil.

Le diable, content de son œuvre, retourna vers Frère Pacifique :

" Les quêteurs vont revenir avec leurs sacs remplis seulement d'insultes, alors que feras-tu, Frère économe ? "

Le pauvre Frère s'agita dans sa stalle, puis il reprit son livre et se remit à chanter très dévotement... Le premier verset du *Magnificat* retentit ; Frère Antoine, discrètement, secoua le petit Frère Ange qui se réveilla l'air boudeur et son visage de chérubin à boucles blondes revêtit une expression si pitoyable que Satan fut secoué d'un gros rire... Mais il cessa de ricaner en voyant Frère Antoine regarder ses doigts... Fin, comme le diable qu'il est... le Malin devina les pensées du Frère, et vite il bondit vers lui :

" Tu n'étais autrefois qu'un honnête laboureur, mais tu n'étais pas affamé comme aujourd'hui où tu chantes du latin dans un gros livre ! "

Frère Antoine hocha pensivement la tête, soupira, puis, dans un sursaut d'énergie, ramena son esprit à la prière.

Satan, attendant une occasion meilleure pour le vaincre, s'élança alors vers le Père Gardien :

" Tes fils ne continueront pas bien longtemps à persévérer, murmura-t-il, vois comment comme déjà leurs traits sont hâves et leurs yeux hagards ! "

Le Père éleva son âme vers DIEU, raffermit sa confiance en la Providence et garda sa sérénité.

Le *Magnificat* terminé, Frère Ange soupira en se rasseyant, Satan sauta d'un bond auprès de lui :

" Ah ! pourquoi es-tu venu ici, chuchotta le Mauvais ; chez toi, ton père et tes frères sont riches et considérés, ils vivent heureux, tandis que toi, dans l'obscurité de ce couvent, tu meurs de faim... Pourtant tu es jeune, tu as droit à ta part de la fortune paternelle !... Pourquoi présumer de tes forces, pourquoi vouloir embrasser les Conseils, alors qu'avec ta nature, tu te sauveras plus sûrement en n'observant que les Commandements... Il est temps encore de te dégager sans forfaire : tu n'es qu'un Novice... le Père Gardien est fort comme un chêne et droit comme un cèdre... peux-tu vivre comme lui, toi, pauvre arbrisseau frêle ? "

...Le visage penché sur sa poitrine, ses ailes blanches pliées, l'Ange Gardien de Frère Ange pleurait... Frère Ange soupira si fort que le Père Gardien le regarda avec anxiété.

Encouragé par ce succès, Satan souffla au Père Gardien :

" Les Lucquois ont dit : Qu'ils ne voulaient plus vous voir, n'est-ce pas tenter DIEU, n'est-ce pas commettre une faute contre la charité envers tes Frères que de rester ici où vous mourez de faim ? " Pour chasser la subtile tentation, le Père chanta l'Office avec plus de ferveur encore. Le Maudit, lui montrant le poing, siffla entre ses dents : " Tu as la tête dure, mais ce sera plus grande victoire si je te gagne enfin ! "

Le *Salve Regina* retentit sous les voûtes, d'instinct, et par la force d'une habitude plus puissante que le cri de leurs souffrances, les moines implorèrent de toute leur âme l'Immaculée, celle qui est la Mère et la Reine de leur Ordre. . . En deux bonds, Satan gagna la porte et s'enfuit à travers les fleurs du cloître en poussant des hurlement affreux.

. . . Quand les Vêpres furent terminées, les Religieux regagnèrent la salle du Chapitre où ils s'agenouillèrent tandis que le Père Gardien récitait les prières avant la récréation. Puis ils se levèrent, excepté Frère Ange qui s'était agenouillé à la gauche du Père Gardien et qui s'assit à ses pieds. Le Père fit signe aux Frères de prendre leurs places et il parla :

" Nous ne devons pas, mes Frères, perdre notre courage."

. . . Mais à ce moment, on entendit un bruit de voix et de pas dans le corridor et les quêteurs entrèrent dans la salle, accompagnés de Frère Humble, le cuisinier à l'extatique visage, et de Frère Candide, le portier, dont la haute silhouette, mince et austère, semblait détachée du vitrail de quelque gothique abbaye.

Tous les yeux se tournèrent vers Frère Gilles et Frère Rufin. Frère Pacifique, ayant du regard inventorié leurs sacs, s'écria désolé :

" Eh quoi ! vos besaces sont encore vides ! "

Satan, rentré en tapinois, paraissait enchanté, lorsqu'une interrogation du Père Gardien fixa son attention :

Eh bien mes fils, n'avez-vous pas pu rapporter quelque chose cette fois-ci. . . ?

Frère Rufin répondit avec une moue de mécontentement :

" Je vous l'avais bien dit, mon Père, il était inutile de sortir, nous avons sonné à toutes les portes, et là ou nous ne recevions pas d'insultes, nous ne recevions rien du tout. . . quelques-uns se moquaient de nous, d'autres plus fâchés nous traitaient de mendiants pares-

seux, lançaient leurs chiens sur nous et nous chassaient à coups de pierres ! . . . "

" Le Père Gardien pense que c'est facile, souffla Satan à Frère Gilles, qu'il y aille donc et qu'il voie par lui-même."

Le Frère quêteur, vivement impressionné, ajouta :

" Mon Père, vous ne paraissez avoir aucune idée de la dureté du peuple."

Frère Antoine, le laboureur, en réaliste qu'il était, demanda :

" Alors, qu'allons-nous faire ?

— Il est clair que pour moi, intervint en riant Frère Humble, le cuisinier, ma charge est facile.

— Oui, répliqua Frère Pacifique avec un sourire, je gage qu'aucun cuisinier n'a autant de loisirs que vous."

Cette bonne humeur commença à mal impressionner Satan qui se rembrunit et prit un visage grave, tandis que Frère Humble, toujours gai, concluait :

" Cependant peu de cuisiniers changeraient de place avec moi."

Tous les Frères se mirent à rire. Le Père Gardien souriait indulgent.

" Allons, allons, fit-il continuons à nous confier en Dieu. Nous sommes de ces disciples de l'Évangile auxquels le divin Maître a dit : Ne soyez pas préoccupés pour votre nourriture " ou votre vêtement. . . Considérez les oiseaux " du ciel, ils ne sèment ni ne moissonnent, ce- " pendant votre Père céleste les nourrit. Ne " valez-vous pas beaucoup plus qu'eux ? "

" Maintenant, dit Frère Pacifique, comme éveillé d'un mauvais songe, c'est le moment ou jamais de se souvenir des promesses de Notre-Seigneur à ceux qui ont tout quitté pour le suivre."

Satan siffla et rugit, pendant que Frère Humble disait gaiement :

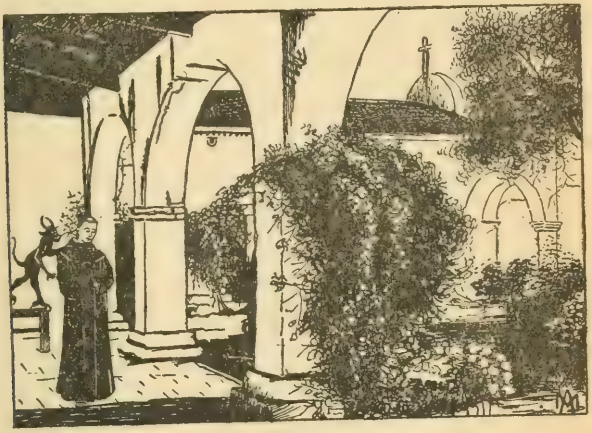
" Notre Père saint François entonnerait son Cantique du Soleil.

— Ou il en composerait un nouveau, opina Frère Pacifique.

— Parfait, approuva le Père Gardien, heureux d'élever plus haut les âmes de ses Frères. Si nous ne pouvons composer un cantique digne de rivaliser avec celui de notre Père, dédommageons-nous en chantant avec ferveur son hymne favorite, ce magnifique Cantique Soleil."

Le Père Gardien et tous les Frères s'étant levés se rapprochèrent prêts à entonner l'hymne.

Satan, en proie à une folle colère, regarda durement le Père Gardien :



Satan cherchant à décourager un pauvre Frère.

" Maudit, clama-t-il, toujours en travers de mon chemin, je les aurais tous maintenant à ma discrétion s'il n'était là ! "

Et les moines se mirent à chanter, avec de belles voix nuancées et souples, le Cantique du Séraphique François. Lorsque les voix se turent, que les derniers échos du Cantique s'éteignirent sous les voûtes, tandis que pensifs les moines reprenaient leur place :

Universitas CANADIANA Ottaviensis

" Nous nous sommes confiés en Dieu qui peut faire un miracle pour nous sauver, dit en souriant le Père Gardien, mais ce serait présomption de l'escompter, nous n'en sommes pas dignes, et nous devons user de tous les moyens humains en notre pouvoir pour sortir de notre misérable situation. Mes enfants, j'ai encore un espoir. Messer Guglielmo, notre insigne bienfaiteur, rentre de Florence, j'irai le voir moi-même et suis sûr qu'il nous viendra en aide.

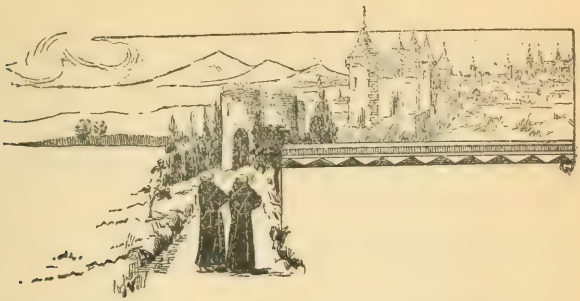
— Pourvu que vous ne rencontriez pas son frère Messer Beppo, interrompit Frère Pacifique, il ne nous aime guère. Vous savez qu'ils habitent ensemble.

— Mon fils, nous prierons pour que Guglielmo soit seul à sa maison."

" Et moi, gronda rageusement Satan, je veillerai à ce que ce soit le contraire, et je disposerai Beppo de telle sorte, qu'il vous houspilera tous de belle façon. Allons, Père Gardien, en route, nous irons ensemble."

Le Père abaissa son capuce, prit avec lui Frère Humble, se signa et sortit suivi de Satan.

La maison de Messer Guglielmo, située au cœur même de Lucques, érigeait sur la grande place sa façade à encorbellement et ses fenêtres à meneaux.



Le Père Gardien et Frère Humble se rendant chez Messer Beppo.

C'était l'heure joyeuse et mouvementée du repas du soir. Dans la grande salle aux vastes baies gothiques, la lumière arrivait tamisée par des vitraux de couleurs qui mettaient la table de chêne, sur les dressoirs ouvragés, sur les cathédras et les escabeaux, sur les plats et les aiguières d'argent, des rayons de pourpre, d'azur et d'or, et nimbaient les quatre convives d'une sorte d'arc-en-ciel riant et joyeux. Cependant, par un excès de luxe, les cierges de cire parfumée brûlaient au-desus de la table dans une magnifique torchère de fer forgé et accrochaient des reflets clairs à la chevelure brune de Messer Guglielmo et de Messer Beppo et semblaient faire étinceler comme au soleil levant les têtes blondes et frisées des deux enfants : Luigi et

Bernardino.... La conversation était animée.

" Oui, disait Messer Guglielmo à son frère, je crois que votre acquisition sera une bonne affaire.

— On calcule que la construction des bâtiments durera deux ans ; il faudra ensuite trois autres années pour mettre au point la marche de nos ateliers... J'espère alors être prêt pour mon voyage à Paris.

— A Paris ? répondit Messer Guglielmo profondément surpris.

— Oui, Guglielmo, je désire que mes deux fils, Luigi et Bernardino, achèvent leurs études à la célèbre Université de Paris, j'ai l'intention de les y conduire aussitôt qu'ils auront l'âge d'être admis...

— Père, dit Luigi de sa voix claire, je ne voudrais pas être docteur.

— Et pourquoi ? Luigi, interrogea affectueusement Messer Guglielmo, vous pourriez bien vous fixer ensuite à Lucques, vivre à l'ombre de votre vieille maison de famille. La ville est prospère et vous y auriez une belle fortune.

— Mon oncle, je ne désire pas être riche, reprit l'enfant.

— Quel étrange garçon vous faites, Luigi ! Quelle idée cachez-vous derrière votre front blanc et sous vos boucles blondes ?

— Mon oncle, quand j'aurai l'âge, je serai Frère Mineur.

— Qu'est-ce que j'entends? s'écria Messer Beppo en sursautant, je préférerais te voir mort plutôt que de te voir devenir un de ces moines.

— Père, pardonnez-moi, mais vous vous trompez sur leur compte, ils sont bons, et ils n'ont jamais fait de mal à personne et cherchent au contraire à aider tout le monde.

— Et ils essayent aussi de tirer de l'argent de la bourse du travailleur, riposta Messer Beppo avec colère, que ne travaillent-ils aussi ! Ces moines paresseux sont une peste pour la région.

— Beppo ! interrompit Messer Guglielmo d'un ton de blâme, comment pouvez-vous dire cela devant les enfants? les Frères Mineurs sont des hommes de Dieu, leur vie est pauvre, pure et mortifiée, toute remplie par la prière, la pénitence et le labeur de l'esprit.

— Pourquoi ne vivent-ils pas tout simplement comme les honnêtes gens, riposta Messer Beppo, maussade, je réprouve chez eux cet excès de zèle qui les rend à charge à autrui.

— Voyons, Beppo, ils ne pillent ni ne volent personne.

— Ils ne travaillent pas non plus ; nous, nous travaillons du matin au soir péniblement, et quand nous touchons notre argent durement gagné, Messieurs les mendiants viennent avec leur robe de bure et leurs pieds nus, et nous arrachent à force de paroles subtiles, une part de notre gain.

— Non, Beppo, en général les Frères ne demandent pas d'argent.

— Ils mendient ce qui coûte de l'argent, c'est la même chose.

— Oh ! ils demandent si peu, leur table est si frugale et leur vie si mortifiée qu'il ne leur faut pas beaucoup pour leur entretien... Songez-y, Beppo, ils ont renoncé à leur fortune et à leurs espérances terrestres pour notre bien spirituel, il est donc juste qu'en retour nous les aidions... Ils prêchent...

— Peuh ! la prédication est une perte de temps.

— O Père, implora Luigi, Notre Seigneur lui-même a prêché, et quand je serai un homme, j'espère bien le faire aussi. Ce doit être si bon de parler de Dieu aux âmes et de parler d'elles à Dieu, puis de penser à toutes les belles choses que le Seigneur a créées sur la terre et au ciel et de les chanter le long du chemin

comme saint François d'Assise. Dieu fera princes et rois au paradis ceux qui auront été ses pauvres sur la terre. Là-haut, je le sais, les derniers seront les premiers.

— En vérité, la tirade est fort belle, rétorqua Messer Beppo d'une voix qu'il maintenait calme à force de volonté, mais plus un mot là-dessus, vous m'entendez."

Il se leva. Au même instant, un domestique entra et lui présenta une lettre. " Ah ! c'est pour vous, dit Messer Beppo en tendant la missive à son frère.

— Un étranger est arrivé au magasin et il désire me voir. Il est très pressé et ne peut attendre longtemps, le pauvre homme.

— Guglielmo, dit Messer Beppo, vous feriez bien d'aller le voir bien vite, car ce peut être une bonne pratique.

— J'y vais tout de suite."

Quand Messer Guglielmo fut sorti, Beppo passa dans son bureau et se mit aussitôt au travail. Il resta quelques instants silencieux, son masque dur tendu par une visible préoccupation.

Un coup de sonnette l'arracha à son labeur. " Qui cela peut-il être ? Interrogea-t-il ?

La porte s'ouvrit et le Père Gardien entra.

— Le Père Gardien des Frères Mineurs, répondit un domestique qui entrait.

— Qu'est-ce que cela signifie? je crois trop bien comprendre , s'écria Messer Beppo, c'est cet homme qui tourne la tête à Luigi avec ses folles histoires." Et s'adressant au serviteur :

" Laisse entrer le moine, je m'en charge." La porte s'ouvrit et Satan se glissa aussitôt derrière le Père Gardien.

" Parfait, ricana-t-il, Messer Beppo est seul au logis, mon plan se réalise de point en point."

" Que venez-vous faire ici? quelle raison vous amènene? je serais curieux de le savoir, dit Beppo durement au Père Gardien... Je préfère vous parler franchement, il n'y a pas de place ici pour vous ni pour vos semblables. Nous autres, travailleurs, nous nous devons à notre travail et n'avons ni temps ni argent à perdre avec des paresseux."

" Ah ! ah ! ah ! s'écria le diable, en se tordant de rire, voilà qui est bien parlé.

Un moment déconcerté par le mauvais accueil de Beppo, le Père Gardien resta muet, puis se ressaisissant :

" Excusez-moi, Messer Beppo, dit-il doucement, j'espérais voir Messer Guglielmo votre frère... le Bon Dieu a jugé profitable de nous

éprouver ces temps-ci aucun de nous n'a rompu le jeûne depuis avant-hier soir ; ayez pitié de nous, je vous prie, pour l'amour du Bon Dieu et le bien de votre âme.

— Sors d'ici, moine, cria Messer Beppo, je suis chez moi ; quant à mon frère, il a mieux à faire qu'à encourager et à nourrir des fainéants de ton espèce."

Satan s'était confortablement assis sur un siège gothique orné de coussins de velours.

" Ah ! enfin ici je puis prendre un peu de repos, Messer Beppo est des miens, auprès de lui, inutile de déployer mon zèle."

" Moine, dehors tout de suite, réitéra Beppo, je ne gagne pas mon argent, je le répète, pour nourrir une horde de mendiants."

Par la porte de la salle à manger restée ouverte, deux domestiques et une servante entrèrent, Satan à leur vue avait quitté son siège et bondi vers eux en sifflant :

" Votre maître a raison, et vous devez prendre son parti contre ce moine. Vous surtout, ajouta-t-il s'adressant à la servante, qui avez été sottement réprimandée par le Père Gardien, sur le seuil de son église sur la soi-disant inconvenance de votre costume, prenez votre revanche."

Deux autres serviteurs, à l'appel de leurs compagnons, marchèrent sur le Père Gardien avec des gestes de menace et l'injurièrent :

" Pour une fois dans sa vie il a ce qu'il mérite, disait l'un.

— Oui, ajoutait le second, le mendiant, le paresseux qui veut s'enrichir de la sueur des autres !

— Et qui, par surcroît, se mêle de morigérer les honnêtes gens sur des sujets qui ne le regardent pas," renchérissait la servante d'une voix aigre.

En entendant ce concert, Frère Humble, s'était fait tout petit, au pied de l'escalier, Bernardino et Luigi pleuraient dans un coin de la salle. Exaspéré par leurs larmes et voulant mettre fin à la scène, Messer Beppo se tourna vers le groupe des serviteurs :

" Jetez ce mendiant hors de la maison, leur dit-il, et lâchez les chiens sur lui."

Les valets coururent au Gardien et le poussèrent dehors. Au bout de quelques instants, on entendit les aboiements des chiens, un brouhaha insolite dans la rue... Pelotonnés dans le coin le plus obscur de la pièce, Bernardino et Luigi pleuraient et s'étaient agenouillés ; les mains jointes, leurs têtes blondes rapprochées, ils priaient avec ferveur.

Quand le Père Gardien rentra dans son couvent, le soleil achevait sa course et son globe écarlate disparaissait lentement derrière les montagnes qu'il éclaboussait ici et là, sur les cimes, de larges taches de pourpre. Les Frères s'étaient réunis comme de coutume au réfectoire au son de la cloche conventuelle. Les tables étaient dressées, le modeste couvert mis, mais les plats étaient vides... pas une miette de pain dans les corbeilles... En attendant le retour de leur Supérieur, les Religieux récitèrent le *Benedicite* et le Frère Antoine, qui remplissait cette semaine-là la charge de lecteur, debout à son pupitre, ouvrit au hasard l'Évangéliaire. Il lut au chapitre Ier de l'Évangile de saint Luc le récit de la Multiplication des pains : ce miracle par lequel JÉSUS nourrit plusieurs milliers d'affamés avec trois pains d'orge et deux poissons. La coïncidence était vraiment merveilleuse. Pensifs et recueillis, les Frères méditaient, lorsque, sans bruit, entra le Père Gardien. Il attendit que Frère Antoine ait achevé sa lecture, puis d'une voix lente et solennelle, il dit :

" Mes Frères, notre temps d'épreuve continue, courbons la tête et baisons la main qui nous frappe.

— Ah ! Père, s'écria spontanément Frère Gilles, vous ne nous apportez rien ? n'avez-vous pas rencontré Messer Guglielmo ?

— Non, malheureusement, non, c'est Messer Beppo que j'ai trouvé à sa place pour... il est inutile de vous conter par le menu notre entrevue, mais je reviens les mains vides.

— Père, déclara Frère Ange, l'épreuve dépasse mes forces, je ne resterai pas plus longtemps ici : dès ce soir je reprends le chemin de la maison paternelle.

La physionomie du Père Gardien s'était assombrie

— Et moi je songe à m'en aller aussi, ajouta Frère Gilles ; mon frère sera heureux de mon retour à Montesallia, car il ne suffit pas à la besogne."

La physionomie du Père Gardien s'était assombrie.

" Mes enfants, dit-il avec tristesse, ne mettez pas de précipitation dans une aussi grave démarche, soyez patients, vous venez précisément d'entendre lire le récit, de la puissance et de la bonté de Notre Seigneur. Il est le même aujourd'hui qu'il y a quatorze cents ans ; confiance donc, il permet cette dure épreuve pour mesurer notre foi en sa divine Providence. Il viendra à notre aide, soyez-en sûrs."

Le Père Gardien fut interrompu par un coup retentissant frappé à la porte ; les Frères se regardèrent, partagés entre la crainte et l'espérance. Frère Candide alla ouvrir et suivi du Syndic de Lucques et de sa suite, composée de neuf à dix hommes. Le premier magistrat de la cité avait l'air grave et sévère :

" Ne me prenez pas pour un intrus, Messieurs, dit-il aux Frères, mais j'ai été informé que le désordre dans les rues accompagne votre apparition dans la ville. Votre présence ici est une source de troubles. Les habitants ont horreur

de la mendicité et ont pris votre froc en aversion. Comme gardien de la cité et responsable du bon ordre, je vous prie donc, Monsieur le Prieur et toute votre compagnie, de quitter la ville dans le plus bref délai.

— Monsieur le Syndic, répondit le Prieur avec le plus grand calme, nous ne pouvons quitter notre poste sans une autorisation spéciale du R. Père Provincial.

— Vous raillez-vous de mon autorité? répliqua le Syndic en s'emportant.

— Non certes Messire, mais nous tenons notre mission de Dieu par l'intermédiaire de nos Supérieurs. Eux seuls peuvent nous relever de notre garde de prières dans cette ville. L'autorité ecclésiastique nous a envoyés à Lucques afin d'y pourvoir aux besoins spirituels de la population, et seule elle a le droit de nous relever de nos pouvoirs."

Pendant ce dialogue, Satan n'était pas resté inactif et avait gagné à sa cause les gens de la suite du Syndic. Ceux-ci, bientôt aveuglés par la passion antireligieuse, firent cercle autour du Père Gardien qui gardait le silence malgré leurs insultes et leurs cris menaçants. S'adressant au Syndic avec une infinie douceur, il lui dit :

" Monsieur le Syndic, ni moi ni mes Frères n'avons eu l'intention d'exciter le peuple. Appelés par notre vocation même à vivre d'aumônes, nous regrettons profondément que les habitants de Lucques voient en cela matière à querelles et contrariétés. La ville est riche et prospère ; pas un des Lucquois ne souffrirait

Monsieur le Syndic, repondit le Prieur avec le plus grand calme...

de la perte de quelques croutons de pain nécessaires à notre subsistance. Mais ils s'écartent tant du devoir de la charité envers nous qu'ils nous laissent dans un besoin extrême ; en effet, nous n'avons rien à manger depuis avant-hier soir.

— Et vous n'êtes pas prêts d'avoir quelque chose, interrompit le Syndic ; les gens sont irrités contre vous, ils vous regardent comme des désœuvrés qui vivent à leurs dépens.

— Ont-ils donc oublié, Monsieur le Syndic, que comme prédicateurs de l'Évangile, la recherche d'une position lucrative nous est interdite ?

— Ils ne peuvent admettre que vous ne travailliez pas, répondit le maire d'une voix qui n'admettait pas de réplique."

Satan, ayant achevé son œuvre auprès de l'escorte du Syndic, alla la continuer auprès des Religieux, commençants par les plus faibles. Cédant aux suggestions du diable dont ils ne soupçonnaient pas l'origine, les Frères Antoine, Rufin, Candide et jusqu'à Frère Humble se groupèrent et commencèrent à murmurer entre eux, tandis que le Père Gardien continuait à combattre vaillamment pour son devoir et sa vocation.

" Le meilleur parti à prendre pour vous est de quitter le pays, insistait le Syndic.

— Que le ciel nous préserve de laisser notre tâche inachevée, dit avec conviction le Père Gardien, nous avons placé notre espoir en Celui

Frère Ange déclara qu'il rentrait dans sa famille ce soir même.

dont nous avons promis de faire sa volonté lorsque nous sommes venus ici. Il nous retirera de notre misère.

— Si vous méprisez mes conseils, dit sèchement le Syndic, vous en supporterez les conséquences et vous serez responsables des malheurs qui pourront arriver, mais j'insiste du moins pour que vous ne vous montriez plus dans la ville. Si de semblables désordres devaient se reproduire, je serais obligé de procéder par la force à votre expulsion. ”

Sur ces mots, le Syndic sortit avec sa suite et les Religieux restèrent seuls avec le diable qui,

sans perdre de temps, murmura à l'oreille de Frère Pacifique :

" Eh bien, quel est votre avis ? " questionna Frère Gilles.

" Vous êtes perdus, tout moyen d'obtenir du secours est détruit, il vous reste une route libre pour vous sauver ..... et vous la prendrez certainement, car c'est tenter DIEU que de rester là pour mourir de faim. C'est la seule manière de vous tirer d'affaire."

Frère Pacifique perplexe, fronça le sourcil, regarda machinalement le plafond, poussa un profond soupir, puis finalement, traduisit à haute voix sa secrète pensée :

" Vraiment, mon Père, la situation est devenue grave ! nous avons tout le monde contre nous..."

— Eh qu'importe, mon fils, si DIEU est pour nous ?...

— Mais, mon Père, ne pensez-vous pas que c'est tenter DIEU que de rester ici, puisque nous n'avons plus le moyen de vivre ?

— Ne nous attardons pas trop aux nécessités corporelles, mon enfant ; notre mission est le but vers lequel doivent toujours tendre nos regards. Celui qui nous a créés pour que ses désirs soient accomplis par nous, nous en donnera les moyens."

" Il n'est pas difficile pour toi de sortir de peine," souffla Satan à Frère Ange.

" Père Gardien, dit aussitôt celui-ci en se levant, quand je suis entré dans ce monastère, j'avais accepté d'embrasser une vie de renoncement et de pénitence, mais je ne savais pas que la mort par la faim dût en marquer sitôt le terme.

— Et moi, ajouta Frère Gilles, à l'oreille duquel le démon avait longtemps chuchoté, j'ignorais lors de mon entrée ici, quand je renonçais à mes espérances et me vouais au service de DIEU, que l'inanition serait la récompense de ma grande générosité...

— Oh ! Frère Gilles, dit le Père Gardien, l'interrompant, cessez de parler ainsi, DIEU serait-il infidèle à ses promesses ?...

— Je pense, moi, déclara tout net Frère Rufin, qu'il est clair de voir qu'Il nous a abandonnés... bien que je ne me sente coupable d'aucun crime.

— Alors raison de plus, mon fils, pour avoir confiance."

Frère Gilles, Frère Rufin et Frère Ange murmurèrent à part, tandis que Satan fixait durement le Père Gardien et disait :

" Oh ! pas tant de jactance, ta propre confiance pourrait bien être ébranlée."

" Eh bien, pour ma part, conclut Frère Humble, je désire qu'il arrive n'importe quoi... pourvu qu'on puisse manger, car je suis affamé ; ma bonne humeur sombre...

— Réellement, mon Frère, dit Frère Pacifique avec autorité, ne pensez-vous pas qu'il est plus sage de quitter Lucques ? avons-nous le droit de compter que Dieu fera un miracle en notre faveur ? Alors qu'il ne nous reste plus aucun secours humain à attendre, ne pourrions-nous aller à Florence ?

— Oh ! si, répondit vivement Frère Candide oubliant que ce n'était pas lui qu'on interrogeait ; je connais le Père Gardien de Florence, il est profondément bon et sera touché de notre infortune je suis sûr qu'il nous recevra avec compassion."

Satan, très attentif à ce discours, ne contint plus sa joie. Frère Pacifique se fit plus convainquant encore :

" Je propose, dit-il, que nous quittions cette maison, dès ce soir, lorsque la nuit sera tout à fait venue. Nos charitables Frères nous donneront l'hospitalité jusqu'à ce que nous puissions informer le Père Provincial de ces tristes événements.

— Je ne suis pas très sûr que le Père Provincial approuverait notre conduite si nous abandonnions Lucques, observa le Père Gardien. Ce départ, n'est-ce pas une infidélité de l'accomplir ? Non, non, restons, mes enfants, ces suggestions de désertion nous viennent du diable, j'en suis convaincu.

— Elles viennent de la prudence, répondit Frère Gilles, dont l'esprit était surexité au dernier point, la prudence aussi est une vertu." Frère Candide aussi fit chorus. Frère Gilles était décidé à partir tout seul s'il le fallait.

Frère Ange déclara qu'il rentrait dans sa famille ce soir même.

" Eh bien, Humble et Candide, quel est votre avis ? questionna Frère Gilles.

— Cela me semble la seule voie à suivre pour sortir de notre infortune," répondit Frère Candide.

Et Frère Humble, tout à fait désemparé, gémissait avec larmes :

" Je ne pense pas pouvoir me traîner jusqu'à la maison où vous avez l'intention d'aller mendier du pain."

Frère Antoine se taisait ; interpellé par Frère Pacifique, il réfléchit encore un instant et puis dit avec tristesse :

" Je pense, mes Frères, que nous sommes dans un mauvais pas.

— Oh ! Frère Antoine, implora le Père Gardien, vous au moins restez fidèle."

Puis se levant et les mains tendues vers le ciel, il supplia :

" Mon Dieu, mon Dieu, sauvez-nous de ce double péril ! "

Salve Regina Mater misericordiae.

Et se tournant vers la statue de la Vierge placée au fond du réfectoire, il entonna le *Salve Regina.*

Avec son profil d'aigle, son fier visage ascétique ceint d'une mince couronne de cheveux noirs, ses yeux sombres et le pli énergique de sa bouche il était beau, d'une beauté sévère, semblable à celle des moines que Zurbaran peignit d'un pinceau mystique, austère et sobre. C'est en vain que les Frères, à l'exception de Frère Antoine, boudaient comme des enfants capricieux. Satan qui, tout à l'heure, se réjouissait, se rendait compte que sa conquête avait peu de prix, comparée à ce moine d'une foi héroïque et d'une vaillance digne d'un François d'Assise. Cette prière brûlante, confiante et humble l'épouvantait, car il la devinait capable d'ébranler les portes du ciel.

Le *Salve* achevé, le Père invoqua les bienheureux Protecteurs de la ville : la bienheureuse Zita, sainte Madeleine, saint Jean et saint Michel. Lorsqu'il se releva, Satan penché à son oreille, jouait sa suprême carte en lui soufflant dans l'âme le doute et le découragement. Torturé par l'affreuse tentation, le Père se tordit les mains et s'écria :

" Ayez pitié de moi, Seigneur, j'ai essayé de préserver des pièges du maudit ceux que vous m'aviez donnés... mais que puis-je faire de plus ?..."

De grosses larmes coulaient sur les joues pâles du moine.

" Ah ! ah ! ah ! s'écria Satan triomphant, j'ai vaincu, même le Père Gardien est à moi... mais il faut veiller jusqu'à ce qu'ils aient tous franchi le seuil de ce maudit couvent... si le Père Gardien reprenait force et courage ? s'il allait de nouveau endoctriner ses Frères ?... mais il ne résussirait pas : je les tiens solidement dans mes griffes, c'est plaisir de voir comme ils boudent et le petit Ange a déployé ses ailes."

Frère Ange, entrait en effet, son sac de voyage à la main, l'air satisfait de sa décision. Satan, plus heureux encore, se mit à chantonner :

" Je suis maintenant le roi de Lucques, j'ai vaincu ! "

A ce moment, un jet de lumière fulgurante toucha au front le mauvais ange. Devant lui, l'épée à la main, saint Michel parut dans toute sa gloire d'Archange. Ses yeux lançaient des éclairs, ses ailes déployées brillaient comme des soleils. A sa vue, Satan tomba sur le sol,

... tu iras dans la ville rétablir la charité dans les cœurs...

ébloui et furieux, mais bientôt, d'un brusque effort, il reprit pied, fixa l'Archange et lui dit hardiment :

" Michel, lumière du ciel, pourquoi es-tu venu ici ?

— Pour te chasser de cette demeure et courber une fois de plus ton orgueil dans la poussière, répondit Michel d'une voix vibrante.

— Fais ce que tu voudras, j'ai accompli dans ce monastère ce que j'avais résolu d'y faire. Tous les moines ont douté de la parole de Dieu, pas un seul n'est resté fidèle. Je suis satisfait et puis quitter la place.

— Non, tu ne partiras pas, répondit saint Michel, car la Reine du ciel, à la prière de sa servante Zita et des protecteurs de cette ville, a pris en main la cause de ces pauvres Frères. La Toute Miséricordieuse, touchée de la confiante supplique du Père Gardien, a fléchi la colère de son Fils et voici ce que le Seigneur t'ordonne par ma voix.:

" Lucifer, comme c'est à l'aide de tes insinuations diaboliques que ces Frères ont péché,

c'est *avec le secours de ta puissante intelligence qu'ils recouvreront la grâce et le pardon de Dieu.*

" Dieu te commande d'*obéir ;* tu iras dans la ville rétablir la charité dans les cœurs afin que les Frères puissent recevoir de nouveau ce dont ils ont besoin pour vivre. A Beppo, tu enseigneras des sentiments chrétiens. Par toi le peuple de Lucques reviendra à son Dieu. Par tes conseils il fera construire dans la ville un autre couvent où Dieu sera servi et la règle de saint François observée dans toute son intégrité. Ainsi tu répareras ton œuvre néfaste : telle est la volonté du Seigneur tout-puissant."

Pendant ce discours, Satan s'était agité en proie à des expressions de colère. Il se soumit enfin avec une expression de souffrance intense et sortit en poussant des gémissements lamentables.

Les Frères allaient et venaient de leurs cellules au réfectoire, préparant leurs petits paquets pour le départ. Le Père Gardien assis dans sa stalle, regardait tristement les allées et venues de ses fils.

Tout à coup, on frappa à la porte impérativement.

Les Frères échangèrent un regard interrogateur.

Le Père Gardien et Frère Obéissance.

Quelques instants après, on entendit une voix impérieuse qui disait :

" Je veux voir le Père Gardien." Et Frère Candide introduisit dans la salle un Frère inconnu:

" *Deo gratias,* mes Frères, dit celui-ci, avec un sourire de dédain.

— Qui êtes-vous ? d'où venez-vous ? demanda en tremblant le Père Gardien.

— Je viens d'une terre lointaine, la main de DIEU me conduit vers vous.

— Mon Père, demanda le Gardien, s'enhardissant, quel est votre nom ? appartenez-vous à notre Ordre ?

— Mon nom est Obéissance, et mon habit et ma corde répondent pour moi. Mes capacités sont celles d'un frère lai.

— Nous vous souhaitons la bienvenue, mon Frère, mais hélas ! nous n'avons pas même un morceau de pain à vous offrir. Les gens ici ne sont pas charitables ; depuis deux jours, nous n'avons pris aucune nourriture, et nous devons en cette extrémité nous résoudre à quitter ce pays, bien que notre œuvre à Lucques soit inachevée et compromise.

— Oh ! s'écria d'une voix forte et sévère Frère Obéissance, serviteurs infidèles, êtes-vous les disciples du Christ et de saint François, ou êtes-vous des lâches ? Quand tout le nécessaire vous venait doucement et facilement, vous placiez votre confiance en Dieu... et voici que deux jours de jeûne ont suffi pour anéantir votre foi en la Providence... Dieu fait mine de vous retirer son assistance pendant quelques heures et déjà vous songez à l'abandonner ! "

Frère Ange chuchota à l'oreille du Père Gardien :

" Je crois que c'est un saint, car toutes nos pensées lui sont connues.

— Oui, Frère Ange, je connais vos secrètes pensées, à vous qui, après avoir généreusement

abandonné votre fortune, pour marcher sur les traces du CHRIST, tournez le dos à votre Modèle, dès que vous sentez les étreintes de Dame Pauvreté. Je connais vos secrètes pensées, Frère Gilles petit homme si fier, qui vantiez votre courage intrépide. — Et vous, Frère Pacifique, l'Assistant et le Conseiller du Père Gardien, vous êtes grandement à blâmer à cause de la décision que vous lui avez inspirée."

Un long silence suivit ce discours, le Père Gardien le rompit enfin : " Nous avons certainement péché en doutant de la Providence... puisse la Miséricorde infinie de DIEU nous le pardonner.

— Et nous aussi nous avons péché, s'écrièrent tous les Frères en se frappant la poitrine, mais nous supplions le Seigneur de ne pas tirer vengeance de nos fautes, dont nous allons faire une rigoureuse pénitence.

— Maintenant, mes Frères, dit Frère Obéissance, je vais chercher à vous procurer la nourriture indispensable.

— Mon Frère, intervint le Gardien, c'est chose inutile... toutes les portes se ferment devant nous.

— Ne craignez rien, Père Gardien, désormais elles vous seront largement ouvertes."

Peu après le départ de Frère Obéissance, on sonna discrètement à la porte. Frère Candide alla ouvrir et revint chargé d'un panier de pains et d'une corbeille de fruits.

" Évidemment, dit Frère Pacifique, cet étranger est un homme influent..."

Le Père Gardien s'agenouilla ainsi que toute la Communauté et s'écria :

" Mes Frères, une grande grâce a été accordée aujourd'hui dans cette maison. Remercions-en Dieu ! *Laudate Dominum omnes gentes.*"

Quelque temps après ces événements, le Père Gardien et Frère Pacifique se rencontrèrent inopinément sur la Grand'Place de Lucques, au matin d'une belle journée de mai.

" Eh quoi ! vous êtes sorti aussi, Frère Pacifique, demanda le Père Gardien étonné.

— Oui, mon Père, aussitôt après votre départ, j'ai reçu un message du vieux Cafferato qui, touché d'un sermon du Frère Obéissance et sentant sa fin prochaine, veut se réconcilier avec Dieu.

— Que d'âmes transformées à Lucques ! observa le Père Gardien, les prédications de Frère Obéissance ont fait merveille... c'est étrange pourtant.

— Oh ! mon Père, hasarda Frère Pacifique c'est la première fois que l'occasion m'est offerte de vous parler de ce personnage extraordinaire, je crois cependant qu'il est de mon devoir de vous en entretenir. Quel être bizarre ! Ses mortifications et ses pénitences sont effrayantes, mais ne semblent jamais le toucher. Un point de sa conduite est un scandale pour la Communauté : on ne l'a jamais vu s'approcher des Sacrements d'Eucharistie et de Pénitence. Il est fier et dépourvu d'humilité, il est parfois difficile de supporter ses réflexions sarcastiques. On a remarqué qu'il ne demande jamais votre bénédiction. Nos jeunes Frères sont fâcheusement tentés sur son compte. Cependant l'opinion de la Communauté est que vous connaissez l'identité de Frère Obéissance. Pour ma part je suis fort curieux de savoir qui il est. Le savez-vous réellement, mon Père ?

— Cher Pacifique, ne perdons pas notre temps en recherches oiseuses dans les affaires de Frère Obéissance. Si Dieu veut que son histoire nous soit connue, il saura la révéler à son heure. Il y a une chose certaine, c'est que les fruits de sa prédication sont merveilleux, c'est donc l'instrument choisi par la Providence pour nous sauver d'un grand malheur. Et main-

tenant, conclut, le Père Gardien, je vais aller rejoindre Frère Obéissance à sa sortie de l'église, afin de savoir si les constructions de notre nouveau monastère avancent à son gré. "

Presque au même instant, Frère Obéissance sortait de l'église. Le Père Gardien, qui marchait à sa rencontre, l'aborda aimablement.

" Ah ! mon Frère, j'avais hâte de savoir de vous où en sont nos constructions.

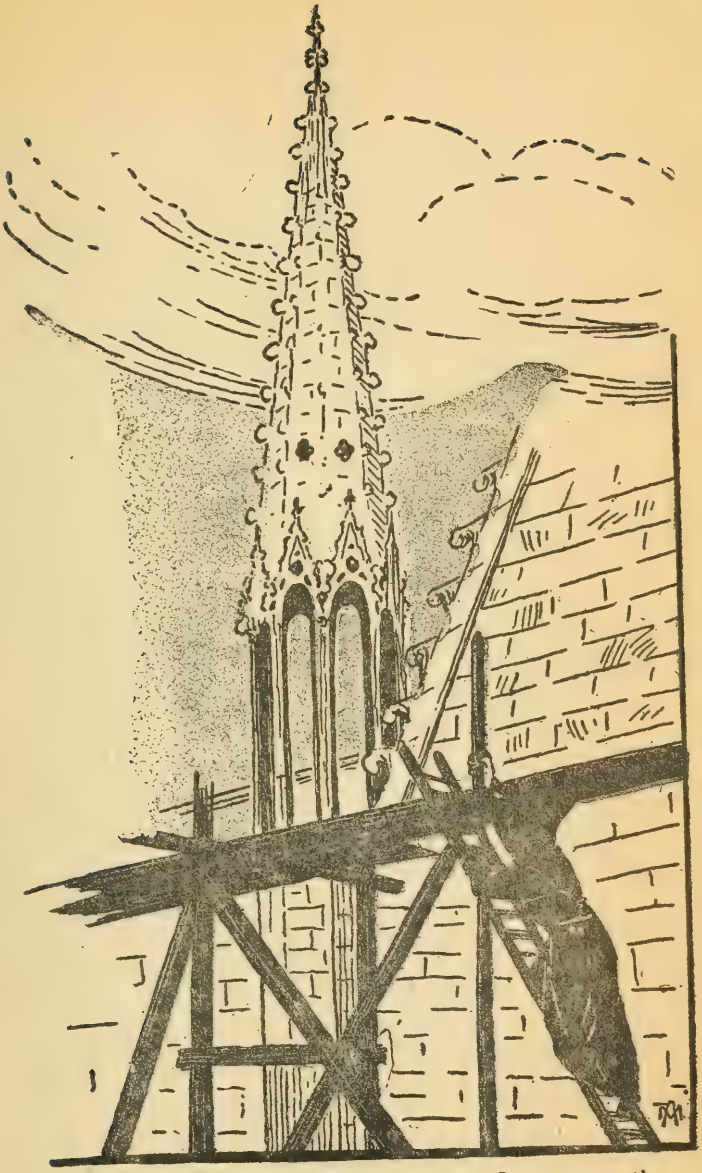
— Elles sont achevées.

— Achevées ! comment ! en moins de cinq mois !... une pareille maison !

— Ces cinq mois ont été pour moi des années, répondit amèrement Frère Obéissance, si je n'en avais été empêché, j'aurais bien fait tout en cinq jours !

— Oh ! mon Frère. Dieu ne fait jamais de miracles inutiles.

— Dieu ! c'est toujours Dieu que vous avez à la bouche ! Ce n'est toujours pas Lui cette fois qui a élevé le couvent, je



Frère Obéissance construisant le monastère.

l'ai élevé moi-même : mon pouvoir n'est-il pas assez grand pour faire cela et plus encore ?

— Maintenant, dit le Père Gardien, avec solennité, je *vous* connais assez bien et je sais pourquoi DIEU a permis votre présence parmi nous... Votre pouvoir est grand, en effet, mais celui de Notre Père saint François est plus grand cependant... et dans le ciel c'est votre trône qu'il occupe !

— Bah ! il peut être puissant, mais ce n'est pas par son propre pouvoir, le mien vient de moi-même.

— Orgueil ! s'écria le Père Gardien indigné, si vous voulez me faire croire à votre puissance, convertissez le marchand Beppo que vous avez traîné sur le chemin de l'enfer !

— Je ne le ferai pas, s'écria Frère Obéissance, car Beppo m'appartient ; cependant ma puissance est assez grande pour briser sa volonté.

— Je ne le crois pas, répliqua le Père Gardien, mais, par l'ordre de DIEU qui vous parle par ma bouche, restez ici, attendez Messire Beppo, et quand il sortira de sa maison, appelez-le à l'écart et mettez-vous à l'œuvre. Puisse votre orgueil être confondu et votre pouvoir déjoué une fois de plus ! " Sur ces paroles ils se séparèrent.

A ce moment, Beppo sortait de sa demeure. Frère Obéissance s'empressa à sa rencontre.

" Ah ! Messer Beppo, justement je vous attendais. !

— Vraiment ! et que puis-je faire pour vous.

— La faveur que je désire est plus à votre avantage qu'au mien. Venez vous asseoir près de moi, à l'écart, sur ce banc, car j'ai à vous entretenir pendant quelques instants, si vous le voulez bien."

Messer Beppo acquiesça avec un geste de lassitude et, suivant Frère Obéissance, il s'installa à ses côtés sur un bloc de pierre placé dans un coin de la place.

" Messer Beppo, dit alors Frère Obéissance, depuis six mois je travaille à transformer les âmes des Lucquois, vous seul êtes resté indifférent à mes exhortations. Cependant vous aussi avez une âme, une âme dont il faudra peut-être bientôt rendre compte au tribunal du Souverain Juge et vous n'y songez pas... quelle perte est celle du ciel ! " s'écria Frère Obéissance d'une voix sombre en cachant sa tête dans ses mains.

Beppo sembla mal à l'aise en entendant ces paroles et s'agita avec angoisse.

" Il ne vous est demandé, continua Frère Obéissance, qu'une simple pensée de repentir, un seul désir, de vous laisser amender par la grâce.

— Mais la confession, j'en aurais une bien embarrassante à faire? interrogea Beppo.

— Le Père Gardien sera à votre disposition et en moins d'un quart d'heure, tout serait terminé. Quelques minutes pour sauver votre âme ! votre âme damnée ! oh ! ne méprisez pas mes conseils ! "

Le visage du marchand s'était durci, il se leva pour prendre congé de Frère Obéissance et avec un geste dédaigneux et un sourire moqueur, il dit :

" Voyez-vous Beppo agenouillé aux pieds d'un homme, allez, allez prêcher ces choses à d'autres et bonne chance." Et pirouettant sur ses talons, Beppo regagna son magasin à grands pas. Quand il fut loin déjà et que Frère Obéissance vit la silhouette s'estomper à l'horizon, il le considéra avec un étrange sourire et murmura :

" Eh bien ! je le déclare, Beppo est comme moi, incapable de braver une humiliation ! "

Et le Frère continua à se promener de long en large, le front barré d'une ride ! Peu après des cris se firent entendre :

" Un accident ! au secours ! "

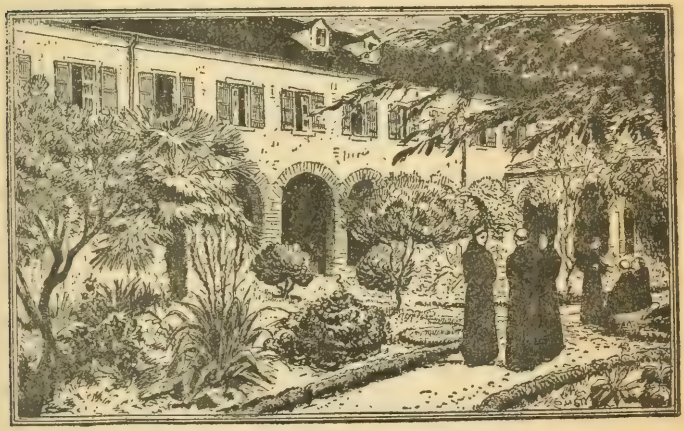
On rapporte Messer Beoppo sur une civière...

Messer Guglielmo et les enfants accouraient en toute hâte, appelés par un domestique de la maison.

" Qu'est-il arrivé ? demanda Guglielmo affolé.

— Mon cheval l'a renversé au coin de la rue et la voiture qui était très lourde lui a passé sur le corps ; c'est miracle qu'il ne soit pas mort sur le coup."

Penché sur son frère Messer Guglielmo exa-



Les moines s'interrogeant sur le genre de vie par trop étrange de Frère Obéissance.

minait les blessures. Beppo poussait de temps en temps des gémissements de douleur.

" Il respire, dit Messer Guglielmo, oh ! si Frère Obéissance était ici !

— Me voici... qu'y a-t-il ?

— Mon frère, Beppo, va mourir d'un terrible accident, préparez-le à paraître devant DIEU parlez-lui comme vous savez le faire.

— Beppo, dit au blessé Frère Obéissance, avec grande douceur, écoutez bien si vous pouvez m'entendre. Vous allez paraître devant DIEU, vous ne l'avez certes pas bien servi, mais Il est si miséricordieux qu'Il se contentera d'un acte de repentir.

— Trop tard, répondit Beppo d'une voix à peine intelligible.

— Non, il n'est pas trop tard... tant qu'un souffle de vie vous est laissé vous pouvez encore vous repentir, et DIEU vous ouvrira le ciel.

— Trop tard," répétait Beppo, une écume sanglante aux lèvres.

Luigi agenouillé près de son père, priait à travers ses sanglots :

" Oh ! mon DIEU, sauvez son âme dans votre miséricorde, MARIE, ô bonne Mère, inspirez-lui la contrition de ses fautes, je veux qu'il aille au ciel avec JÉSUS et avec vous !

— Écoutez-nous, Vierge MARIE," ajoutait Bernardino joignant ses larmes à celles de son frère.

Beppo essaya de se soulever, de reprendre son souffle, puis il retomba lourdement, tandis qu'un flot de sang jaillissait de sa bouche.

" Il est mort ! cria Messer Guglielmo désespéré.

— Non ! ce n'est pas possible ! sanglottait Luigi, le Bon DIEU ne peut pas permettre qu'il meure avant de regretter ses fautes..."

Frère Obéissance s'était écarté de la foule :

" Il est à moi, rugit-il d'un air triomphant. C'est moi le vainqueur ! Beppo est damné ! En cela au moins Michel est vaincu !

Le faux moine avait à peine prononcé ces mots, qu'une lueur visible pour lui seul illumina l'angle obscur où il s'était dérobé. En face de lui, Michel parut, terrible et rayonnant.

" Non, il n'est pas à toi, maudit, mais à DIEU ! La prière de ces pauvres enfants, offerte par MARIE, a touché le cœur de son Fils JÉSUS. Cet homme n'est pas mort, et son âme est changée : regarde et écoute ! "

Dans le silence de la foule, on entendit comme un murmure imperceptible, la voix agonisante de Beppo :

" MARIE, secourez-moi ! Seigneur JÉSUS, pardonnez à un pécheur ! "

Le Père Gardien, appelé en toute hâte, s'avança auprès du mourant qui répétait dans un dernier souffle :

" Pitié, mon DIEU, pour un pécheur."

A ces mots, Frère Obéissance, les yeux étincelants, montra le poing à l'Archange :

" O Michel, clama-t-il dans un transport de rage, une fois de plus tu as vaincu ! "

La place s'éclaira d'une lueur rose, et la Reine des Anges apparut sur une nuée, son Enfant divin dans les bras... et la main étendue au-dessus de Lucques, Zita priait pour le mourant... Devant sa Souveraine, saint Michel abaissa son glaive et mit un genou en terre. Les trois célestes personnages attendirent pour remonter aux cieux de pouvoir emporter avec eux l'âme de Beppo. A cette vue, Frère Obéissance poussa un cri déchirant :

" Encore Elle ! Est-ce pendant toute l'éternité que ton pied virginal doit écraser ma tête."

Alors, jetant au vent son froc de moine, il apparut dans son vêtement écarlate et son halo de feu, aux yeux terrifiés de la foule.

" Je puis partir, dit-il d'une voix brève et saccadée, demandez au Père Gardien qui je suis."

Et poussant un cri sauvage, il disparut dans la lueur éblouissante des éclairs et le fracas assourdissant de la foudre.

Absorbés dans leur peine, Luigi, Bernardino et Messer Guglielmo n'avaient rien vu.

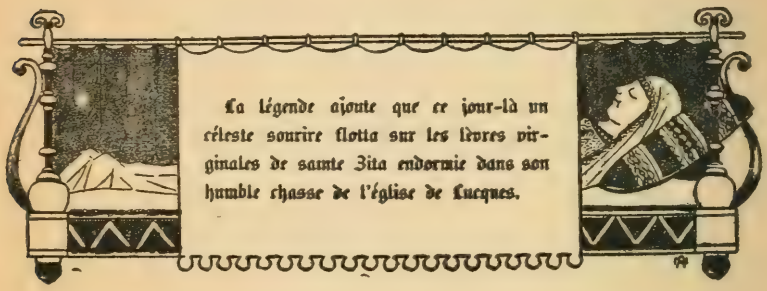
Le Père Gardien, penché sur Beppo, avait récité la formule de l'absolution et disait maintenant au mourant des paroles de foi et d'éternelle consolation. A la lueur des éclairs, il se retourna, et tandis que Satan retombait dans les abîmes éternels, le Père s'aperçut de l'épouvante de la foule et eut la révélation de ce qui s'était passé.

" Ne vous scandalisez pas, mes Frères, dit-il, Frère Obéissance n'a jamais été un Religieux. C'était le diable déguisé, envoyé ici à la prière des Protecteurs de cette ville et par la miséricorde divine, pour réparer ses méfaits sataniques et anéantir son œuvre infernale dans vos âmes."

Beppo poussa un léger soupir, et pendant qu'on emportait sa dépouille mortelle dans sa demeure, et que la foule profondément émue se dispersait, Notre-Dame, saint Michel et sainte Zita emmenèrent l'âme du nouveau prodigue dans les Tabernacles éternels.

La légende ajoute que ce jour-là, un céleste sourire flotta sur les lèvres virginales de sainte Zita endormie dans son humble châsse de l'église de Lucques.

CHARITAS



35560 < 172

PS 8513 .L55L4
GLANEUR, ANT
LEGENDES F

CA PS 8513
.L55L4
C01 GLANEUR, ANT LEGENDES FRA
ACC# 1277714